



<http://www.galerie-alain-paire.com>

l'écorché de ferdinand springer 1937 -45 ny grasseles milles et la suisse

[http://www.galerie-alain-paire.com/index.php?](http://www.galerie-alain-paire.com/index.php?option=com_content&view=article&id=197:1937-1945-ferdinand-springer-entre-new-york-grasse-les-milles-et-la-suisse-&catid=7:choses-lues)

[option=com_content&view=article&id=197:1937-1945-ferdinand-springer-entre-new-york-grasse-les-milles-et-la-suisse-&catid=7:choses-lues](http://www.galerie-alain-paire.com/index.php?option=com_content&view=article&id=197:1937-1945-ferdinand-springer-entre-new-york-grasse-les-milles-et-la-suisse-&catid=7:choses-lues)

Le Site-Mémorial du Camp des Milles programme du 13 juillet au 8 septembre 2013 une exposition consacrée à la trajectoire de Ferdinand Springer. Peintre et graveur, cet artiste dont le parcours traverse la presque totalité du vingtième siècle (1907-1998) résiste aux tentatives de classement. Survenue dans un moment particulier de l'histoire européenne, une césure affecte son travail. Au lendemain de son internement au **camp des Milles**, Ferdinand Springer acheva de comprendre qu'un monde ancien venait de s'écrouler : il lui fallait trouver un nouveau langage, il devait délaisser la figuration ainsi qu'un style qu'il qualifie lui-même de "*romantisme antiquisant*". Dans le prolongement de cette décision, de multiples recherches et influences - entre autres, son amitié pour Hans Arp et Alberto Magnelli qu'il côtoyait pendant la guerre à Grasse, ensuite sa découverte à Berne de l'atelier de Paul Klee - relancèrent sa réflexion.

/>Pendant l'été 2012, son fils Mathias Springer m'a convié pour revoir son atelier, son jardin et sa maison, dans le silence et le calme des abords de Grasse. Mathias m'a rappelé à quel point son père et sa mère aimaient se rapprocher aussi souvent que possible de l'Italie. A l'âge de quinze ans, alors qu'il n'avait pas encore fait ses grands choix de vie, Ferdinand Springer avait découvert Ravenne, Florence et Venise : dans ses entretiens avec Emmanuelle Foster (1), il raconte que *"cette première impression ne s'est jamais effacée"*. Les parents de Mathias Springer avaient résolument choisi de vivre dans le Midi, ils encoururent à ce propos les reproches de leurs amis qui estimaient que cet éloignement ne convenait pas pour la carrière d'un artiste. Ferdinand et Marcelle Springer avaient pourtant décidé de désertier Paris. Leur implantation dans le sud-est de la France leur permettrait de franchir promptement la frontière : ils rejoignaient fréquemment Florence et Sienne, Jacopo da Pontormo et Simone Martini qu'ils vénéraient.

Il était né à Berlin en 1907. Ferdinand Springer étudia l'histoire de l'art à Zurich et puis le dessin à Milan, en 1926 et 1927. Ses apprentissages majeurs s'effectuèrent à Paris, à l'Académie Ranson où Roger Bissière et Gino Severini furent deux de ses enseignants ; dans cette Académie, il rencontra sa future épouse Marcelle Behrendt qui s'initiait alors à la sculpture. A partir de 1932, Ferdinand Springer fréquenta volontiers l'atelier de gravure du 17 rue Campagne Première de Stanley William Hayter. Springer expliquait à propos d'Hayter qu'il *"avait un exceptionnel talent pédagogique. La force de séduction de ses idées, de sa technique venait de ce qu'il adorait tenter des expériences ... Jamais il ne travaillait dans un but prédéterminé, mais le résultat surgissait dans la progression du travail"*.

Avant que ne survienne la seconde guerre mondiale, Ferdinand Springer débuta une carrière immédiatement internationale. Il avait conquis l'attention et l'affection du collectionneur et critique d'art Wilhelm Uhde dont les réceptions dominicales, rue de Grenelle, lui permirent de nouer relations avec Otto Freundlich ; parmi ses fréquentations de l'avant-guerre, Springer évoque Eugen Spiro, Vieira Da Silva, Jean Hélion, Balthus, Hans Hartung et Hans Reichel. En 1937 - Ferdinand Springer est un jeune

trentenaire - le grand marchand d'art new-yorkais Julian Levy, l'un des introducteurs du Surréalisme aux Etats-Unis, le convie à traverser l'Atlantique afin d'exposer ses travaux au vingtième étage d'un building de la Madison Avenue. Ensuite de quoi, ses dessins et ses toiles sont présentés à Baltimore et Philadelphie. Le couple Springer effectue en paquebot l'aller-retour qui conduit depuis Le Havre jusqu'à la statue de la Liberté. Plusieurs pièces sont achetées par des musées et des collectionneurs américains, ce premier succès achève de les déterminer pour quitter Paris.

Ferdinand Springer part pour Grasse en 1938, ses ventes dans la capitale ainsi qu'aux Etats-Unis lui permettent de faire l'achat d'une petite maison et d'un domaine de deux mille mètres carrés. On l'apprendra plus loin, cette demeure discrètement nichée sur les pentes d'un jardin où fleurissent les grappes d'un merveilleux bougainvillier, fut l'un des éléments qui lui permit d'échapper in extremis aux terribles drames qui ravageaient l'Europe. Au début de son installation à Grasse, son atelier se situe au premier étage de sa maison. Après quoi, parce qu'il adorait travailler en lumière naturelle, Ferdinand Springer fera construire un atelier autonome de belle dimension dotée d'une baie et d'une grande verrière.

Depuis Antibes jusqu'aux Milles.

Son arrière-grand-père avait fondé les éditions Springer, son père qui ne s'opposa pas au régime nazi avait pour principe unique de vie le développement de son entreprise. Ferdinand Springer n'avait pas rencontré de soucis matériels pendant ses années d'études et d'apprentissages. Il s'était détaché de l'Allemagne qui ne pouvait plus lui inspirer autre chose que de la frayeur et de la répulsion. Les brefs voyages qu'il faisait chaque année lorsqu'il revenait voir sa famille à Postdam, les contacts qu'il avait avec les artistes et intellectuels allemands exilés à Paris depuis 1933 l'avaient tristement convaincu. Son exil s'alourdissait, devenait irréversible : *"je me sentais en fait comme un apatride. Je ne me sentais plus Allemand, mais pas Français non plus"*. Un épisode supplémentaire acheva sa rupture avec sa famille qui, de toute manière, souffrait difficilement qu'il ait choisi de devenir artiste : *"en 1936, mon père m'a*

demandé de divorcer parce que ma femme était juive ... Je devais écrire un procès-verbal de répudiation chez un avocat de Berlin. J'ai donc refusé ... Mon père m'a alors fait signer un papier de renonciation à mon héritage ; cela le dédouanait aux yeux de Goebbels, il n'était donc plus responsable de mon attitude".

Cet amoureux de l'Italie n'avait pas voulu s'exiler aux Etats-Unis où ses premiers succès dans le monde du marché de l'art auraient pu se confirmer. Comme la plupart des réfugiés allemands et autrichiens qui avaient espéré que la France les protégerait de la furie nazie, Ferdinand Springer fut extrêmement troublé et déconcerté lorsqu'en septembre 1939, il fut contraint d'obéir aux brutales injonctions de l'administration. La Troisième République n'avait pas de clairvoyance ni de vergogne, elle ne faisait pas de différence entre un émigré anti-nazi et un simple voyageur de commerce : tout ressortissant allemand ou bien autrichien était considéré comme un suspect, un membre potentiel de la Cinquième colonne dont il fallait se prémunir et cribler l'identité. Ferdinand Springer dut quitter son atelier et laisser sa femme à Grasse. Il a raconté à Emmanuelle Foster avoir lu aux alentours du 3 septembre 1939 *"le communiqué dans la presse indiquant que les ressortissants allemands devaient se faire connaître afin d'être rassemblés dans un lieu précis. A Paris, c'était le stade de Colombes ; comme j'étais dans le Midi, le lieu de rassemblement était le Fort Carré d'Antibes. Il fallait se présenter avec une couverture et deux jours de vivres. On a donc été rassemblés au stade du Fort Carré arrangé hâtivement pour recevoir les internés. C'était encore l'été, heureusement. Nous avons pu coucher à la belle étoile"...* *"Nous étions dans l'incertitude la plus totale concernant notre avenir. C'est vraiment la situation la plus absurde que j'ai vécue".*

Le stade du Fort Carré d'Antibes n'était qu'un prélude pour un plus redoutable internement. *"Aux premiers jours de novembre 1939... lorsque nous sommes arrivés aux Milles - nous les prisonniers en provenance des Alpes-Maritimes - le camp était déjà occupé par les internés de la région de Marseille. Nous sommes arrivés un millier à peu près. Nous soulevions en marchant un énorme nuage de poussière - la poussière des briques, de la terre, de la paille - et ma première vision en entrant dans ce camp a été,*

à travers cette espèce de brouillard, un peu à l'écart comme une apparition irréaliste, le visage de Max Ernst"... "Comme lui et beaucoup d'autres, j'allais devenir un homme de brique".

Ce premier face à face, ce moment de retrouvailles entre **Max Ernst** et Ferdinand Springer résume beaucoup de choses. Il faut imaginer l'arrivée des "antibois" qui quittent la gare des Milles et se rapprochent de l'entrée du camp. Derrière les barbelés, d'autres internés sont présents aux Milles depuis plusieurs semaines : apercevant de nouveaux arrivants, ils s'interrogent quant aux capacités d'accueil et d'hébergement de l'ancienne tuilerie, d'ores et déjà menacée de surpopulation. Un premier échange de regards s'effectue, chacun tente d'évaluer son propre destin, l'enchevêtrement des causes multiples qui sont en jeu. Pour ce qui le concerne, Max Ernst fut tout d'abord interné en septembre dans une maison d'arrêt, à Largentière en Ardèche : il est transféré aux Milles le 20 octobre 1939. En tant que surréaliste ou bien en tant que suppôt de "l'art dégénéré", son statut n'est pas tranquillisant : il est bien davantage repéré par les services de police que Ferdinand Springer qui, par égard pour son père, n'a pas pris des positions ouvertement antifascistes.



Le camp des Milles, août 2012 (photographie de Florence Laude).

L'amitié d'Hans Bellmer.

Max Ernst (1891-1976) et Ferdinand Springer s'étaient croisés en 1932 dans l'atelier de gravure d'Hayter. Max Ernst est de ceux dont le visage et la silhouette ne peuvent pas s'oublier ; il est par ailleurs de ceux qui ont connu sur le front les violences de la première guerre mondiale. Plus jeune - il est à présent âgé de 32 ans - Ferdinand Springer n'eut pas l'occasion d'approfondir cette possibilité de relation : pendant son séjour forcé aux Milles, Max Ernst se comporta essentiellement comme quelqu'un d'anxieux et de discret, les démarches faites par Paul Eluard lui permirent d'être libéré quelques jours avant Noël 1939. En revanche, Springer noua avec l'un des compagnons de Max Ernst, **Hans Bellmer** (1902-1975) une authentique amitié.

A priori, ces deux hommes n'étaient pas vraiment faits pour s'entendre. Ils surent pourtant prendre la mesure l'un de l'autre, chose que confirment les bribes de conversation et les événements dont Springer se souvient dans son récit auprès d'Emmanuelle Forster (pages 106-115). *"Je le connaissais déjà avant la guerre. Nous avions eu les mêmes marchands à New York. J'admirais beaucoup sa façon de dessiner, j'admirais sa virtuosité ... Il était un type allemand de Silésie très marqué, un regard pénétrant. Il était très sympathique. Il racontait beaucoup d'anecdotes sur le surréalisme, parfois même des histoires scabreuses. Il me traitait de "vertueux" et de "pas très évolué sexuellement"*

Avec Springer, Hans Bellmer n'a pas partagé son atelier des Milles comme il l'a fait avec Max Ernst. Les pratiques quotidiennes de ces deux dessinateurs, les finalités qu'ils assignaient à l'art ainsi que leurs tempéraments étaient foncièrement différents. Ici encore, il faut redonner la parole à Ferdinand Springer, pour mieux appréhender ses options dans le domaine du dessin (peindre aux Milles était plus difficile, les matériaux de base et les moments de concentration prolongée étaient beaucoup trop rares). Ses travaux à l'intérieur de l'ancienne tuilerie impliquent un étrange détour. On aperçoit principalement des silhouettes d'hommes dénudés et musclés qui vaquent à l'intérieur du camp : *"le sommeil du prisonnier"*, des *"acrobates"*, un *"laveur de linge"*, *"les coupeurs de bois"*, *"les maçons"* ou bien *"la douche des Milles"*. En dépit de tous ces titres, sur ces feuillets élégamment griffonnés, des encres au crayon ou bien à la plume, rien n'est vraiment trivial : on a le sentiment de découvrir des figures surannées et transposées qui pourraient s'intégrer dans des bas-reliefs néo-classiques. Un grand *écorché* est représenté de manière plus pathétique, il a quelque chose d'halluciné dans son apparition, sa douloureuse présence semble corrigée par l'apparition de l'ombre d'une femme qui adopte à son égard une attitude pacifiante et protectrice. Le mieux repérable parmi tous ces modèles vivants qui adoptent des positions sculpturales comme on les pratique dans une académie de Beaux-Arts est un garçon dont la besogne au camp se trouvait précisément définie. Il est songeur, ses grosses mains s'appesantissent sur ses genoux. C'est un jeune Souabe, on apprend qu'il est régulièrement affecté à la corvée de nettoyage des latrines : en allemand, on l'appelle *"scheissküble"*, ce qui signifie *"seau à merde"*. Ferdinand Springer dont il faut saluer le romantisme et la bienveillance se

souvenait de lui comme "d'un être assez curieux avec une allure de voyou et qui paraissait un peu dérangé. Il avait une tête magnifique".



L'écorché, dessin de Ferdinand Springer.

Springer n'avait pas un instant imaginé qu'il pouvait faire une sorte de reportage de la vie quotidienne au camp. Bien au contraire, lorsqu'il exerçait son oeil et ses talents de dessinateur, il voulait, c'était de sa part

tout à fait délibéré, *"composer des portraits idéalisés. Une façon pour moi de m'élever au-dessus de l'atmosphère déprimante du camp, de m'échapper de la réalité"*. Cette attitude esthétisante provoquait les sarcasmes et l'ironie cinglante d'Hans Bellmer qui appréciait pourtant les qualités stylistiques de son compagnon. *"Bellmer regardait mes dessins et disait avec un sourire moqueur : "Vous faites çà d'après les crétins qui se promènent là, dans la cour ? Vous dessinez ces beaux dieux grecs d'après ces crétins?".... Bellmer retrouvait en moi un côté idéaliste allemand qu'il considérait, au fond, être d'une autre époque. Comme il venait du surréalisme, qu'il connaissait la psychanalyse, il savait fouiller dans l'âme humaine. Et là au camp, il s'efforçait de trouver la réalité des choses et des êtres, c'est à dire des choses plutôt négatives. Mais moi, je venais juste avant la guerre d'illustrer Le Banquet de Platon. Peut-être ces dessins du camp, disons, classicistes, procédaient d'une certaine nostalgie. J'ai au fond presque dessiné sans modèle. Mais le mouvement des garçons saisi dans une action précise m'a inspiré, a vivifié le côté statuaire des dessins"*.

Mathias Springer m'a raconté que dans son souvenir, son père n'avait jamais manifesté de l'aigreur ou bien du ressentiment à l'endroit des conditions souvent désastreuses en vigueur au camp des Milles. Avec le recul, songeant aux récits bien autrement tragiques de la Shoah, Ferdinand Springer n'avait pas une vision catastrophiste des incidents qui ponctuèrent son parcours. Le hasard voulut - il faisait terriblement froid, l'usine était devenue une véritable glacière - qu'une mauvaise bronchite s'empara de lui pendant les premiers jours vécus aux Milles. L'un des hommes d'encadrement du camp, le médecin-chef Goyrand hâta sa guérison et fit plus ample connaissance avec lui. Springer pratiquait avec aisance l'allemand et le français, la culture scientifique de sa famille lui avait donné des compétences dans le domaine médical : il était capable de renseigner les autres malades, il fut *"muté à l'infirmierie où il faisait office d'aide-soignant, ce qui lui valait le privilège de dormir dans des draps et non sur de la paille comme ses camarades"*.

Son séjour aux Milles fut pourtant loin d'être favorable. Il contracte une pneumonie au printemps 1940, effectue un pénible séjour de trois semaines à l'hôpital militaire d'Aix où il est très mal soigné. Lorsqu'on le ramène à

l'infirmerie des Milles, on est au mois d'avril. Ferdinand Springer apprend qu'une commission de criblage statue sur son sort. Un choix lui est offert : *"L'on pouvait soit s'engager dans la Légion étrangère, soit être prestataire, c'est à dire travailleur volontaire, à défaut d'être incorporé dans l'armée française. J'opte pour cette solution et je suis donc mobilisé comme prestataire pour être envoyé avec d'autres volontaires à la base de Forcalquier dans les Alpes-de-Haute-Provence"*.

Depuis Forcalquier jusqu'à Meslay-du-Maine et Toulouse...

Springer retrouve Hans Bellmer, affecté à Forcalquier depuis le 30 janvier 1940. Les deux internés disposent d'une petite cellule où ils peuvent s'isoler, leur compagnie est logée dans l'ancienne prison de la ville : ils ont du matériel pour dessiner et graver, comme le rappelle la photographie de Springer coiffé d'un chapeau militaire qui figure au début de cet article. Quand on ne les occupe pas à refaire un chemin cantonal dans la campagne proche, ils peuvent circuler librement. Il leur arrive de déjeuner à l'extérieur dans une petite auberge située près d'un torrent, en compagnie de l'éditeur Pierre Seghers. Les positions esthétiques et les antagonismes des deux artistes ne se sont pas modifiés, comme l'indiquent deux anecdotes, de nouveau empruntées au livre d'entretiens avec Emmanuelle Foster (pages 112-114) : *"Mon temps libre, je l'occupais à dessiner et à faire de la gravure. Le capitaine Marchand, commandant du camp de Forcalquier m'a alors demandé de faire le portrait de sa fille d'après une photo. Comme je n'ai jamais aimé faire des portraits en peinture, je lui ai proposé de réaliser plutôt une gravure de petit format pouvant servir d'en tête pour papier à lettre. Il a accepté avec plaisir et m'a remis la photo de sa fille. J'ai eu quelques difficultés à adapter la photo à mon travail de burin, et je faisais un grand nombre de dessins que je montrais à Bellmer pour avoir son avis : "Bon Dieu, vous avez encore fait de ça une déesse grecque. Mais regardez ! regardez cette lèvre supérieure - toute la bêtise qui y est incluse !"*.

... *"Une après-midi, nous sommes allés dans les environs, Bellmer quelques autres camarades et moi, une région très belle appelée "Les*

Mourres" formée de rochers qui ressemblaient à de gros champignons avec des surfaces très structurées. J'étais heureux de pouvoir dessiner autre chose que les "Krétins" de la cour des Milles, j'étais donc absorbé sans remarquer que Bellmer derrière moi regardait mon dessin. Il appelait les autres : "Hé les gars, venez voir, Springer a dessiné comme Leonard en personne". Je continuais mon dessin en y mettant les formes de centaures. Bellmer a alors protesté : "Vous n'avez pas honte de bousiller ainsi votre beau dessin avec ces centaures anecdotiques".

Surviennent la débâcle et l'armistice du 22 juin. Assez curieusement, les prestataires vont être convoyés dans la Mayenne. Springer "reçoit la mission de guider une section du camp de Forcalquier jusqu'au Meslay-du-Maine. Nous avons fini par être évacués. Trois jours et trois nuits de marche sans manger. Nous traversions des villages et nous étions hués, bien évidemment parce que nous étions Allemands. Nous sommes arrivés à Angers où un train de marchandises nous a pris en charge ... Le voyage s'est achevé à Albi où nous avons été internés au camp de Saint Juery. Là il y eut un criblage. J'ai pu être démobilisé parce que j'avais un domicile en zone non occupée - la maison de Grasse, j'indiquais plus haut qu'elle fut providentielle - et que j'avais servi comme prestataire"... Bellmer et Springer se séparent : après sa démobilisation, Hans Bellmer s'en fut à Castres où l'héberge un ancien caporal, gardien aux Milles, Camille Canonges. "C'était en août 40, raconte encore Ferdinand Springer. A Grasse, j'ai retrouvé ma femme, Magnelli, Sonia Delaunay, Arp et Sophie Arp, et nous y sommes restés jusqu'en 1942 ».



Portrait de Ferdinand Springer, dessin d'Hans Bellmer.

Avec le groupe de Grasse, un moment de bascule.

Hans Bellmer n'était pas l'unique personne qui pouvait l'amener à réviser ses positions. Ferdinand Springer sentait bien qu'au travers de la guerre un monde ancien achevait de s'écrouler : *"désorienté, je flottais sans savoir par quoi le remplacer"*. Il y eut sa réflexion personnelle, et puis toutes les épreuves qu'il lui fallait traverser. Mathias Springer m'a raconté sobrement à quel point la situation de ses parents devenait difficile. Pour subvenir aux besoins les plus élémentaires, Marcelle et Ferdinand Springer tentèrent de vivre partiellement en autarcie, entreprirent de faire pousser des légumes sur le domaine attenant à leur maison. Les résultats furent malheureusement peu éloquents : au détour d'une phrase (p. 126), nous apprenons qu'avant l'automne de 1942, cet homme de grande taille - plus d'1 mètre 80 - pesait quarante-cinq kilos...

Un début de solution prit source dans l'amitié. *"Suzy Magnelli était berlinoise comme ma femme. Une amitié s'est tout de suite développée entre elles. Il y avait une similitude de destin, si je puis dire. Toutes deux juives, berlinoises, épouses de peintres ; c'est par elles que la relation avec Magnelli s'est concrétisée"*. Alberto Magnelli avait fait la connaissance de Susi Gerson à Paris, en 1934. Les Magnelli s'étaient installés dans une ancienne magnanerie, *La Ferrage*, au Plan-de-Grasse : auparavant, en 1940, Susi et sa mère avaient été retenues pendant cinq semaines au camp de Gurs. La présence des Magnelli avait suscité la venue d'Hans Arp et de son épouse Sophie Taueber-Arp qui avaient élu domicile au *Château-folie*. Les Arp venaient de recueillir Sonia Delaunay qui avait perdu son mari en octobre 1941. Un autre artiste, François Stahly qui était lui-même le fils d'un père allemand et d'une mère italienne, les rejoignait. Ce petit monde plus ou moins apatride avait l'habitude de se retrouver une ou deux fois par semaine sur la terrasse du Café Bianchi, dans l'artère principale de Grasse. *"Nous vivions dans une atmosphère dangereuse. Les entretiens sur l'art nous éloignaient en quelque sorte des dangers qui nous entouraient. C'était vraiment très précieux"*.



Jacques Grandjonc et Ferdinand Springer, Place de l'Hôtel de Ville, Aix-en-Provence

novembre 1984 (archives Hélène Lioult, association [Airelles-Video](#)).

On sait qu'une exposition a réuni pendant les années soixante, au musée Fragonard de Grasse "*Six peintres à Grasse*", Ferdinand Springer en faisait évidemment partie. Deux autres expositions plus récentes, qui concernent les artistes des années 40 et les répercussions de la seconde guerre mondiale auront permis de mieux comprendre la mue profonde qui affecta l'oeuvre de Springer. Au moment de la préparation de l'exposition menée par Michel Bepoix, Jacques Grandjonc et Doris Obschernitzki autour *Des peintres au camp des Milles*, je me souviens m'être rendu une

première fois à Grasse, pendant l'hiver de 1996, pour visiter l'atelier de Ferdinand Springer. Ce dernier nous montra quelques-unes de ses gravures et nous fit découvrir les dessins "romantiques antiquisants" qu'il avait exécutés aux Milles. Ces dessins furent encadrés et montrés pour une première fois sur le Cours Mirabeau dans la galerie du Conseil Général des Bouches du Rhône, pendant le printemps de 1997 (deux d'entre eux avaient été reproduits en page 64 dans l'ouvrage d'André Fontaine consacré au camp des Milles, deux autres figurent dans *Zone d'ombres 1933-1944*).

Dix années plus tard, à la **Halle Saint Pierre**, pendant l'automne-hiver 2007, l'exposition *Varian Fry, Marseille 1940-41*, imaginée et réalisée par Martine Lusardy, aura permis de mieux comprendre ce moment de bascule dans l'oeuvre de Ferdinand Springer. Les pages 171-175 du catalogue de l'exposition confrontent quelques-uns des dessins des Milles avec des feuillets postérieurs, reproduits en taille réelle d'un mince carnet, *Journal de Grasse, 1942*. On voit se dégager parmi ces encres et ces aquarelles, cette fois-ci très franchement du côté de l'abstraction, une manière de saut dans l'inconnu, les balbutiements d'une nouvelle aventure.

Ici encore, tout en nous souvenant qu'il faudrait pour mieux caractériser la mutation de cette peinture invoquer le passage ultérieur en Suisse des époux Springer, très marqués par leurs visites dans l'atelier bernois de Paul Klee, on peut donner la parole à Ferdinand Springer qui répond aux questions d'Emmanuelle Foster : *"La présence et l'exemple d'Arp m'a été d'un grand secours. Familier des deux cultures - française et allemande - son esprit était resté vivant et agile. Malgré son côté irrationnel et poétique, Arp vivait dans le présent dont il aimait analyser les problèmes avec humour et bon sens. Grâce à ses conseils amicaux je trouvais le courage de transposer mon langage plastique sur un plan qui me paraissait alors plus adapté à notre temps... J'attendais aussi de mon expérience abstraite la solution de certaines difficultés d'ordre technique. Un antagonisme secret entre mon dessin linéaire et mes volumes colorés m'avait souvent préoccupé. C'est en partie grâce à Magnelli que j'ai surmonté cet obstacle"*.



L'atelier de Ferdinand Springer à Grasse, août 2012.

Epilogue

Pour Ferdinand Springer, l'aventure du Groupe de Grasse aura duré jusqu'en novembre 1942. Il part s'exiler en Suisse. Il avait alors *"le sentiment que la terre brûlait sous nos pieds, ici, à Grasse. L'occupation de la zone libre par les Allemands était imminente. Rester en France dans ces conditions était dangereux aussi bien pour ma femme que pour moi"*. Après trois années passées dans l'Oberland bernois, les deux époux feront retour à Grasse en août 1945. *"Nous trouvons notre maison dans un état effroyable. Elle avait été réquisitionnée pendant la guerre pour héberger des réfugiés et était occupée à notre arrivée par une excentrique comtesse polonaise qui avait installé une chèvre dans la salle de séjour, laquelle servait également de remise pour le bois de chauffage. Le jardin était rempli d'immondices, de boîtes de conserves vides, d'herbes folles. Sur la rue, devant la maison, gisait un tank allemand abandonné"*

"Tout était à recommencer. Mon oeuvre d'avant-guerre avait soit disparu, dans la saisie par la Gestapo des collections Uhde et Hugo Simon, soit alors était dispersée dans des collections privées aux Etats-Unis. Il ne me restait que les quelques peintures et dessins des années 30 que j'avais emportées avec moi en Suisse, ainsi que les peintures et aquarelles que j'avais réalisées pendant mon exil. C'était fort peu de choses ; je me retrouvais à presque 40 ans dans la situation d'un débutant".

Alain Paire

(1) Cf. *Ferdinand Springer* par Emmanuelle Foster, éd. Ides et Calendes, septembre 1995.

Camp des Milles, cf [sur ce lien](#) cette video à propos *des peintres inconnus*.

Du 13 juillet au 8 septembre 2013, le Site-Mémorial du camp des Milles programme une exposition Ferdinand Springer. A propos de cette exposition, [sur ce lien](#), on trouvera un article de Guénael Lemouée publié par *La Provence*, le 18 juillet.

Après quoi, du 25 septembre au 15 décembre 2013, une seconde exposition sera consacrée à quatre artistes internés aux Milles. *Bellmer, Ernst, Springer et Wols au camp des Milles* est une co-production de Marseille-Provence 2013 et du Site-Mémorial du camp des Milles, Juliette Laffon est la responsable de cette exposition d'automne. Simultanément, au mois d'octobre, la galerie du 30 de la rue du Puits Neuf présentera un choix de gravures et d'aquarelles de Ferdinand Springer.

A Marseille, Michel Bepoix et la *Fondation Regards de Provence* programment pour octobre 2013 une exposition *Peinture et Poésie*. Les échanges entre Francis Ponge et Ferdinand Springer seront évoqués dans cette exposition.

D'un autre artiste, Jupp Winter (1904-1983), on découvrira ce groupe de promeneurs qui cheminent, enfoncent leurs mains dans leurs

poches et tournent en rond mélancoliquement, sous la surveillance d'un porteur de baïonnette.



ALAIN PAIRE

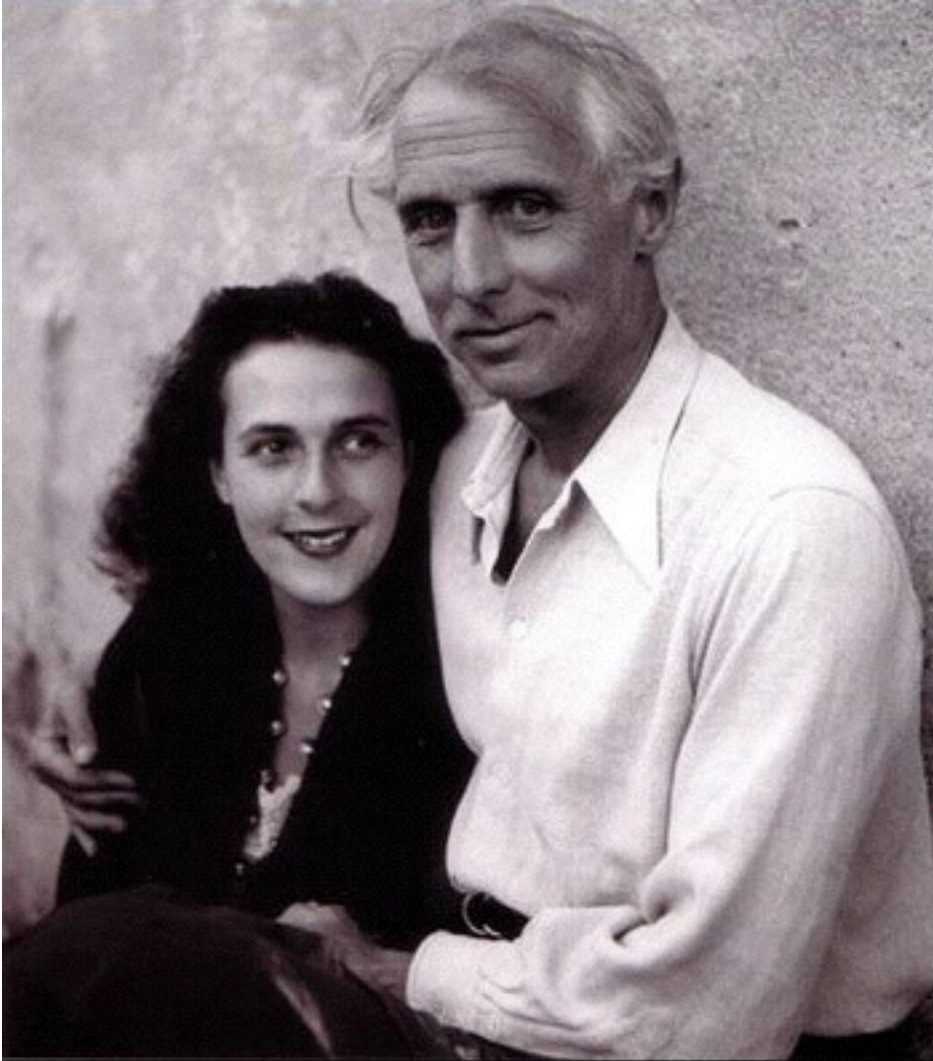
MON COMPTE

ACCUEIL
GAZETTE
GALERIE
LIENS

1937 / 1940 : Max Ernst, à Saint-Martin d'Ardèche et au camp des Milles

mars 14, 2014

Écrit par Paire alain
Hits: 26766



Leonora Carrington et Max Ernst (archives Lee Miller)

Né en 1891 à Brühl, une petite ville de la province rhénane, Max Ernst s'établit en France en 1921. Sept années auparavant, il était mobilisé en tant qu'artilleur ; la violence et la cruauté du premier grand conflit mondial l'ont durement marqué. Vivant en France, il n'avait pas directement ressenti l'ascension du III^e Reich, pas plus que la virulence d'un appareil de propagande dont il devint l'une des cibles. Sur la photographie d'un article publié par la presse viennoise pendant l'été de 1937, on reconnaît Hitler et Goebbels qui visitent l'exposition de *L'Art dégénéré*. Ils ne se sont pas attardés devant les travaux de Chagall, Kandinski, Klee et Picasso, ils poursuivent leur conversation dans la proximité d'un tableau de Max Ernst qui s'appelle *La Belle Jardinière*. Au-dessus de ce tableau qui fut acquis en 1924 par la Kunsthalle de Düsseldorf et dont on n'a jamais pu retrouver trace, les

nazis avaient posé une inscription prétendant qu'il s'agissait d'une "*insulte à la femme allemande*".

Juin 1937 / Leonora Carrington.

Dans la suite d'événements qu'il faut tenter d'évoquer à propos de Max Ernst et des années 40, on trouve des moments de bonheur et de création, des secousses et des drames, des destins singuliers, de redoutables contingences ... En juin 1937, au lendemain de l'exposition surréaliste qui se déroule à Burlington Gardens, Max Ernst est à Londres chez son ami Roland Penrose. Il rencontre Leonora Carrington, un amour fou s'empare de ces deux personnes. Elle est née en 1917, Max est de vingt-six ans son aîné. Le père de la jeune femme appartient au milieu de la grande bourgeoisie britannique : il est le président de l'Imperial Chemical, un trust de produits chimiques. Depuis l'enfance, Leonora dessine. Elle a suivi les cours d'une académie artistique de Florence et puis ensuite, assimilé quelques éléments de l'enseignement qu'Amédée Ozenfant dispensait à Londres. Dans un entretien tardif qu'elle accorde au *Guardian* en 2007, elle racontera : Max Ernst "*a fait mon éducation artistique et littéraire. Il m'a tout appris*".

Quelques mois après leur rencontre, Leonora Carrington et Max Ernst décident de vivre à l'écart de la capitale. Ils veulent quitter leur appartement-atelier du 12 de la rue Jacob, ils choisissent l'anonymat et la solitude. Ils souhaitent éviter Paris et les incessantes pressions de l'épouse de Max Ernst, Marie-Berthe Aurenche. Le marché de l'art, les conflits idéologiques et affectifs qui opposent André Breton et Paul Eluard ne les intéressent pas profondément ; Max Ernst prend clairement parti pour son grand ami Eluard.



Portrait de Max Ernst en 1938, photographie de Wols

Leonora Carrington et Max Ernst cherchent dans le Sud un domicile qui leur convienne. Ils font du camping, ou bien sont hébergés dans une auberge ardéchoise pendant l'été de 1937. Leonora Carrington effectue devant notaire, le 15 août 1938, l'achat d'une ancienne ferme. Une maison avec deux étages, une terrasse et une cour intérieure : elle est située près de Pont-Saint-Esprit, à cinquante kilomètres au nord d'Avignon, dans la proximité du village de Saint-Martin d'Ardèche. Parmi les meubles et les objets qu'ils convoient depuis Paris, en sus de tout ce qui est nécessaire pour le travail de deux artistes, voici la machine à écrire de Leonora. La maison va se remplir avec les peintures, les dessins et les écrits du couple. Leonor Fini, Nush et Paul Eluard viendront les voir. Dans le post-scriptum d'une lettre qu'elle adresse à Man Ray, dans le courant de l'été 1937, Leonora Carrington avait demandé que leur solitude soit préservée : *"Please don't tell anyone where we are, except Eluard and Nush"*.

Un tableau titré *Un peu de calme*.

Lee Miller qui voyage constamment, est venue rejoindre Leonora et Max pendant l'été de 1939 : ils sont en compagnie de Roland Penrose, de Man Ray et d'une autre très belle jeune femme, Ady Fidelin. Sur l'une de ses photographies, on aperçoit Max Ernst, en short et torse nu. L'artiste manie la truelle et la brouette d'un maçon. Max avait tout d'abord œuvré avec des artisans du village pour la réfection du bâtiment : pour ne pas devoir utiliser constamment le vieux puits de la cour intérieure, il fait construire une citerne qui recueille les eaux de

pluie. Après quoi, Max Ernst entreprend de décorer sa nouvelle demeure avec des fresques, des peintures sur bois et des sculptures en plâtre.

Un curieux mixte d'humour et de mythologie, un bas-relief de quatre mètres sur cinq avec trois personnages prend place sur le contrefort du mur extérieur. Un sphinx et une sirène ailée, mi-femme, mi-serpent s'incrument provisoirement sur un banc et dans la rampe-escalier de la cour intérieure. Toutes sortes de chimères, des loplops, une tête de Minotaure, des masques avec des yeux ronds qui engloutissent des poissons, des têtes de chouettes ainsi qu'un *Génie de la cheminée* surgissent à l'intérieur du domicile. Accompagnée d'un poème de Georges Hugnet, une livraison des *Cahiers d'art* de Christian Zervos - le n° V de la revue qui parut en 1940 - publie une série de photographies prises par Lee Miller, à propos du nid d'amour de Saint-Martin d'Ardèche et de ses occupants.



Extérieur de la maison de St Martin d'Ardèche, août 2012

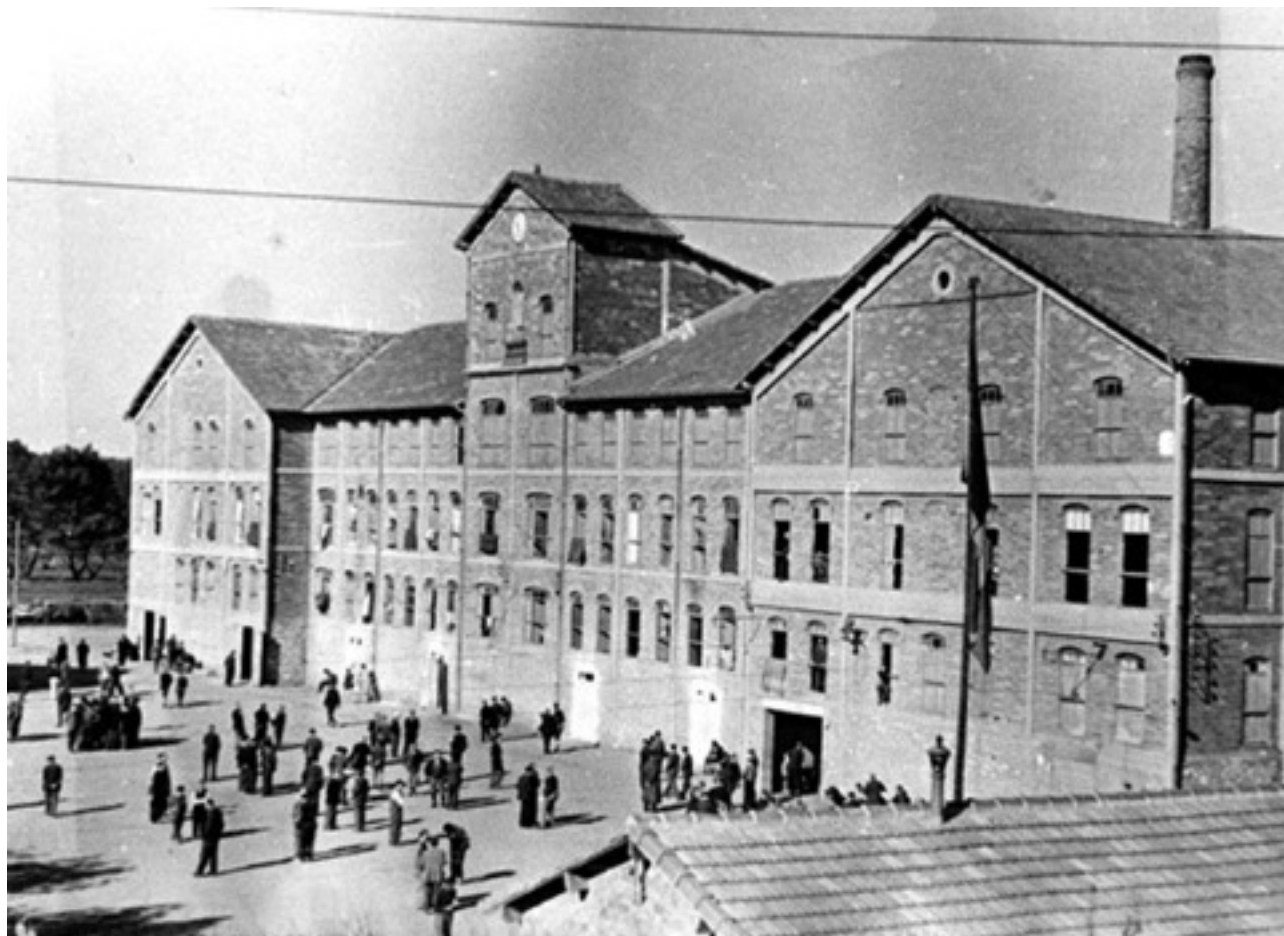
Max Ernst et Leonora Carrington étaient heureux, leur créativité fut intense. Max illustre avec des gravures la nouvelle qu'écrivit Leonora, *La Dame ovale*, qui fut imprimée et éditée par Guy Levis Mano. Entre 1938 et 1940 naissent des tableaux d'Ernst qui cristallisent ses hantises et ses bonheurs d'expression : entre autres, *Le fascinant cyprès*, *Les peupliers*, *Femme se changeant en oiseau*, *Chimères dans la montagne*, *Un peu de calme*, *The endless night*, *L'habillement de l'épousée* ainsi qu'une seconde version de *L'Europe après la pluie*. Du côté des expositions, la présence de Max Ernst se confirme pleinement au sein du mouvement surréaliste, Leonora Carrington s'y trouve associée. Elle présente à Paris *L'Assassin silencieux* ainsi que *Que ferons-nous demain, tante Amélie ?*. Deux autres de ses toiles, *Le repas de Lord Candelstick* et *Les chevaux de Lord Candelstick* sont montrées à Amsterdam, à la faveur d'une exposition fomentée par Georges Hugnet. La petite histoire mentionne que le tableau qui représentait des chevaux fut achetée à Paris par Peggy Guggenheim. Elle avait l'intention d'acquérir un tableau de Max Ernst. Elle a l'embarras du choix, elle se ravise ; la grande collectionneuse américaine qui sera pendant quelques saisons étroitement liée à l'histoire de Max décide finalement d'emporter une pièce de Leonora. On sait fort peu de choses à propos de la vie de Leonora Carrington et de Max Ernst à Saint-Martin d'Ardèche. Le peintre avait pour véhicule une vieille Ford décapotable, ils prennent volontiers des repas dans l'hôtel-café d'A. Garrigou, chez une personne chaleureuse que les gens du village appellent "Fonfon". Dans son *récit d'investigation* qu'elle titre *Max et Leonora*, (éd. *Le Temps qu'il fait*, 1997 et 2009) Julotte Roche interroge les personnes qui ont sympathisé avec le couple. Elle décrit l'espace qui a provoqué pour partie leur choix, la rivière où ils venaient pendant l'été se baigner et ramasser des galets.



Jours d'été à Saint-Martin d'Ardèche : Max Ernst peint l'un des murs de sa terrasse.

Un sursis s'achève, la guerre que chacun sentait imminente finit par se déclarer. Bien des années plus tard, en novembre 1958, ce sera Michel Debré qui fera parvenir à Max Ernst la nouvelle de sa naturalisation : dans la trajectoire de cet artiste qui fréquenta longuement Paris, Dada et les surréalistes, la France est le pays et la culture qu'il aura préférés. Pour l'heure, en septembre 1939, puisque Max Ernst a conservé sa première nationalité, le pays d'adoption arbore un tout autre visage. La Troisième République l'identifie comme un ressortissant allemand potentiellement dangereux : elle le somme de rejoindre "*un camp de rassemblement*". Dans l'autobiographie qu'il publiera en 1970 chez Gallimard, dans la collection *Le point du jour* de René Bertelé, dans la première partie du volume *Écritures*, Max Ernst raconte qu'il fut tout d'abord "*interné pendant six semaines dans la maison d'arrêt de Largentière, puis aux Milles, près d'Aix-en-Provence, où il partage une chambre exigüe avec le peintre Hans Bellmer*". Largentière n'est pas trop éloigné de Saint-Martin, Leonora peut lui rendre visite. Elle

lui apporte des vivres et du linge ; elle ne pourra pas venir le retrouver derrière les barbelés **des Milles**.



Facade de l'ancienne tuilerie, 1940.

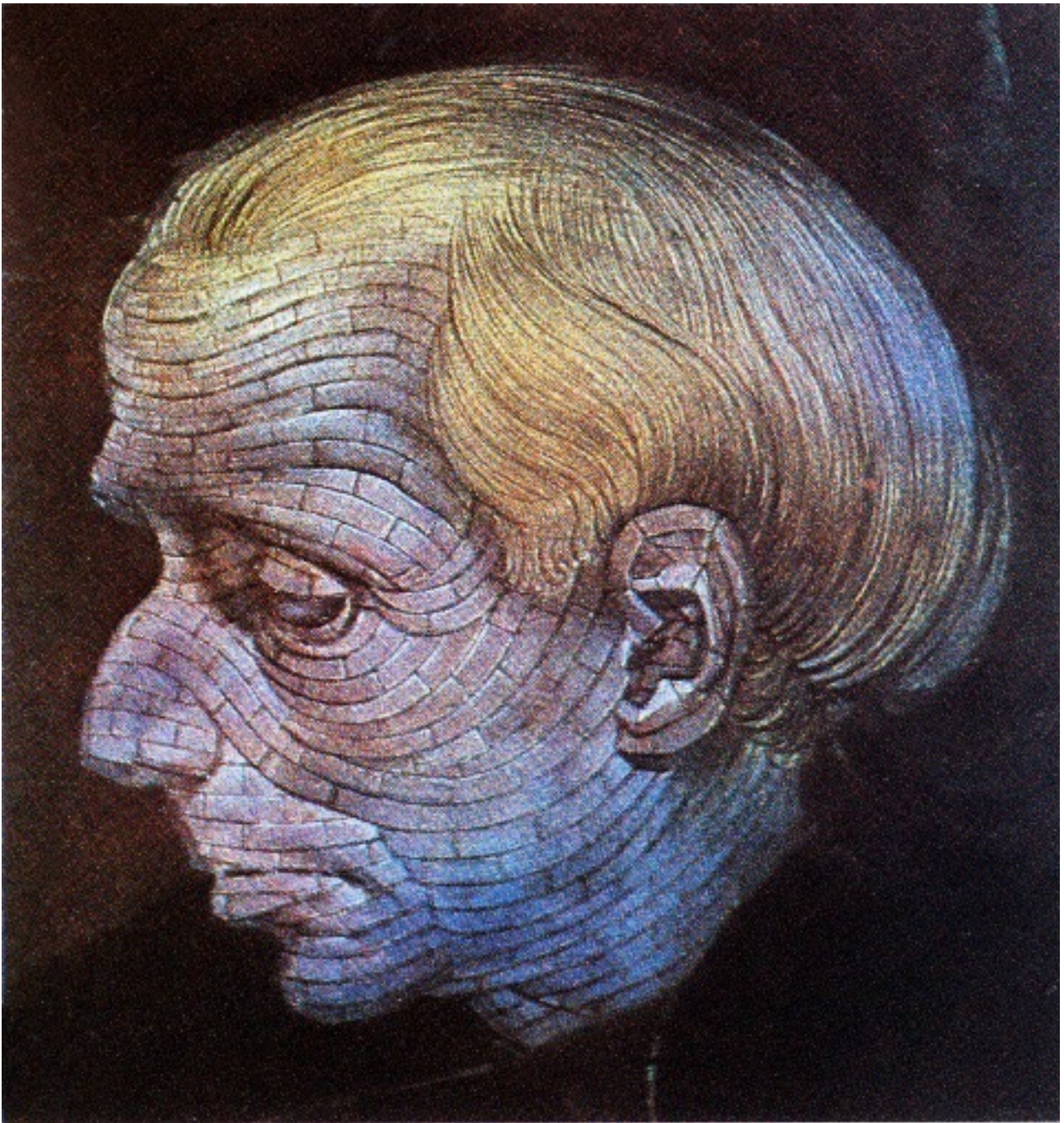
Premier internement aux Milles, jusqu'au 23 décembre 1939.

Max Ernst avait imaginé en septembre 1937 les décors et les costumes d'un *Ubu enchaîné* mis en scène par **Sylvain Itkine**. Lors d'un entretien avec Patrick Waldberg, il résuma à l'aide d'une brève formule la vie quotidienne et les conditions d'internement dans l'ancienne tuilerie des Milles : "*Cela tenait le juste milieu entre la Pologne - c'est à dire le nulle part - du Père Ubu, et les sombres étouffoirs de Kafka*".

A l'intérieur du camp des Milles, la silhouette de Max Ernst, son élégance et sa noblesse, ses cheveux blancs et son regard ne pouvaient pas passer inaperçus. Lion Feuchtwanger mentionne rapidement sa présence, Ferdinand Springer (1907-1998) qui l'avait connu dans l'atelier d'Hayter, sera heureux de le retrouver. Ecrivain, journaliste et militant engagé - il participa pendant deux ans à la Guerre d'Espagne

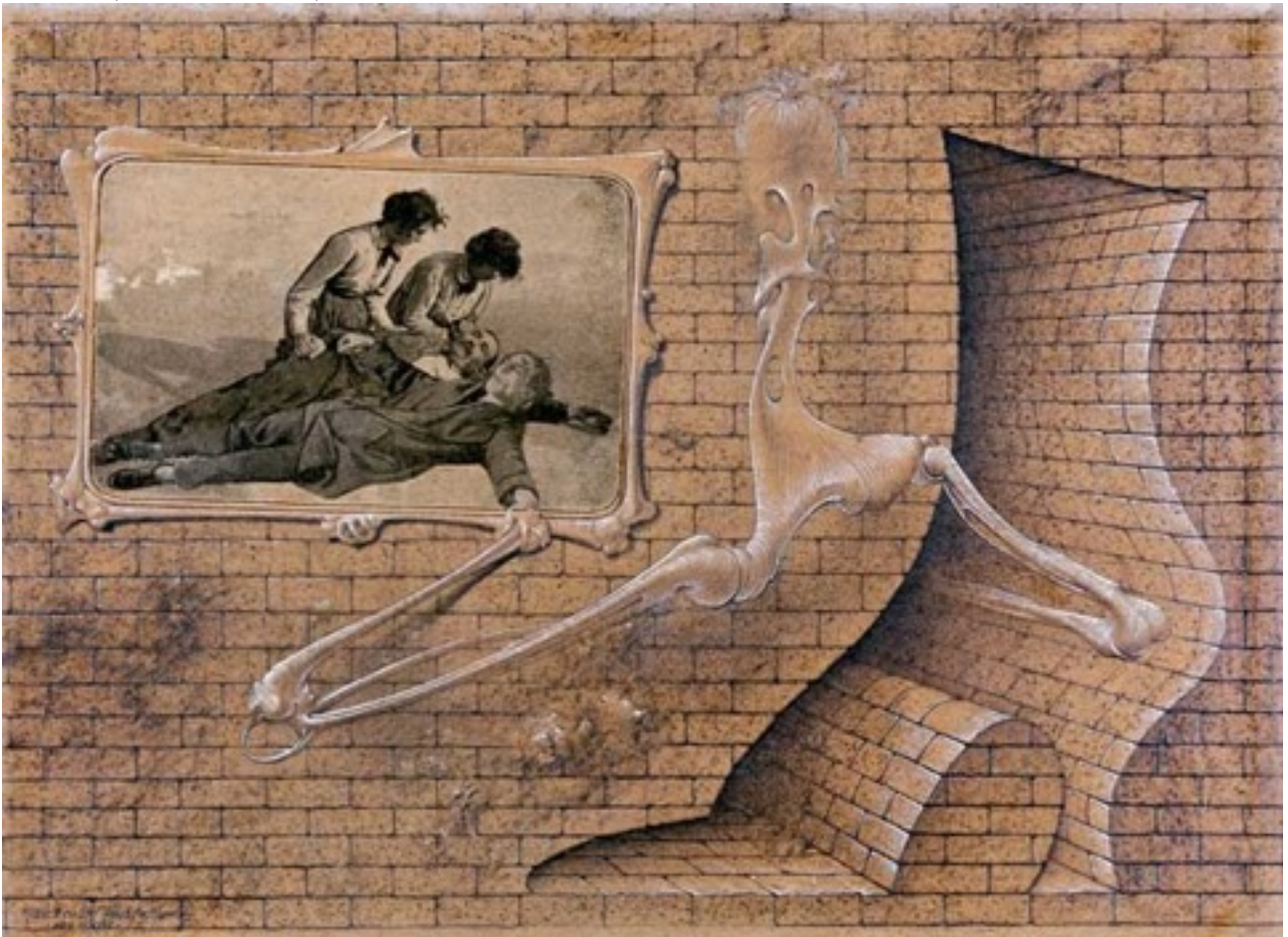
et fut blessé en Catalogne - Alfred Kantorowicz (1899-1979) souligne sa discrétion. Il rapporte dans une incise de son livre *Exil en France* qu'Ernst se comporta tout au long de sa détention comme quelqu'un d'aussi "réservé et effacé" que son compatriote **Franz Hessel**. "*Au camp, il vivait incognito. Quasiment personne ne savait qui il était, ce qu'il faisait, ce qu'il valait. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu participer à une quelconque action, et rarement à la conversation. Il était comme une ombre*".

De brefs courriers et puis ce que Max Ernst a pu écrire dans son autobiographie évoquent son premier internement aux Milles. Dans une lettre adressée à la galeriste Jeanne Bucher le 28 novembre 1939, il confesse son inévitable désœuvrement au milieu des angoisses, des privations et de l'absurdité : "*Je ne travaille pas ici, j'ai bien essayé mais ça ne marche pas ... Bellmer assez déprimé. Ne pourriez-vous pas au moins lui procurer un ou deux certificats de loyalisme vis-à-vis de la France ? Ça le sortirait peut-être un peu de son état. Il travaille un peu et pas mal du tout.*"

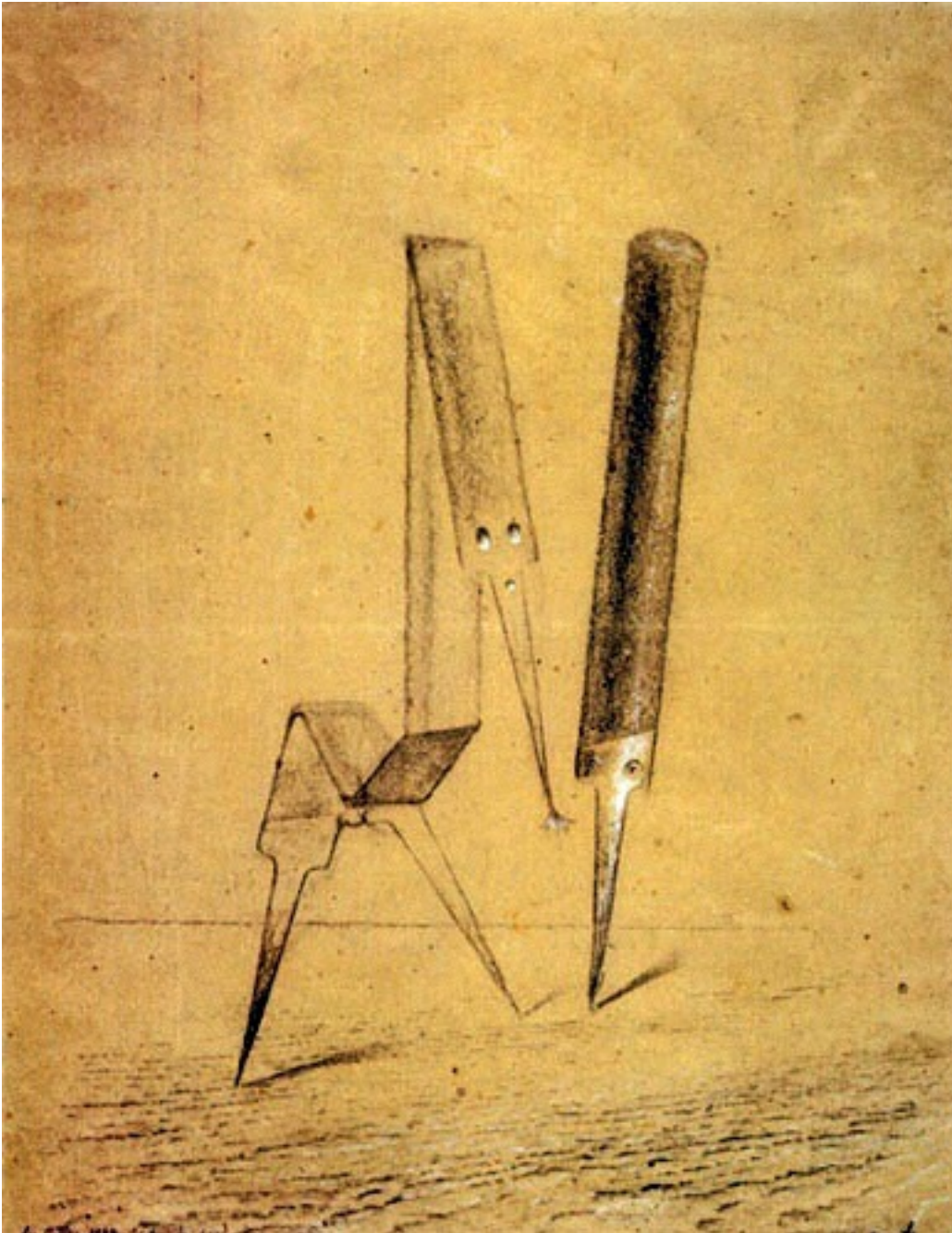


Hans Bellmer, *"Portrait de Max Ernst"*, novembre 1939, 39 x 39 cm. Aux Milles, Max Ernst achève un petit nombre de dessins et de frottages. Dans son catalogue raisonné, on dénombre en tout et pour tout six travaux, principalement des apparitions infiniment signifiantes, les silhouettes fantômatiques des *Apatrides*, ironiquement figurés avec des limes pourvues de regards et de grandes pattes d'oiseaux. La plus belle pièce qu'il aura réalisée pendant cette période, c'est un collage qu'il effectue en compagnie de son voisin de cellule. Ernst et Bellmer se comportèrent comme de parfaits complices : tandis que Max Ernst profile en contrepoint une vignette souplement

encadrée où l'on voit deux femmes qui examinent les corps allongés de deux hommes qui dorment en costumes de ville, Hans Bellmer dessine une sorte de squelette désarticulé et féminin qui fait mine de s'engouffrer dans l'ouverture d'une paroi de briques. **Hans Bellmer** conserva ce collage intitulé *Créations / Créatures de l'imaginaire*. Il le céda quelques saisons plus tard à son ami de Revel, le philosophe Jean Brun (1919-1994).



Créatures de l'Imaginaire, un collage et dessin réalisés par Bellmer et Ernst(collection privée) .



"Apatrides" par Max Ernst, circa 1939.

Dans l'ancienne tuilerie, la nourriture, l'hygiène et la literie étaient détestables, l'entassement des corps et toutes sortes de promiscuités rendaient la situation très difficilement vivable : il n'y avait pas uniquement aux Milles de simples réfugiés ou bien des intellectuels, on croisait aussi des nazis. On rencontrait également des survivants des premiers camps de concentration allemands, on pouvait écouter les premiers récits de cette expérience. Pour autant, dans cette société en réduction que constitue un camp d'internement, pour des regards décillés et résolument affranchis comme ceux de Bellmer et d'Ernst, tout n'était pas forcément sinistre. Dans son autobiographie, *La vie*

partagée (éd. Bourgeois, 2002), la dernière compagne de Max Ernst, Dorothea Tanning nous livre en pages 72-73 une partie du récit que l'artiste avait pu lui faire de vive voix : "Les fours font de magnifiques cellules, pleines à craquer. Population hétéroclite : légionnaires à la poitrine chamarrée de médailles ; trafiquants en tout genre, des cigarettes à l'opium (qualité médiocre), au vin et au foie gras. Bellmer, enfermé dans le même four, dessine Max de profil, son copain artiste et tout en briques, un profil de briques du four à briques ... Il y avait une boîte de nuit tenue par de grandes folles galantes ; leurs amours et leurs émois étaient une distraction bienvenue dans cet univers de briques. Tandis qu'elles chantaient et dansaient et faisaient froufrouter leurs volants, d'autres creusaient, obstinément et sans espoir, les murs de la cellule".

Une précieuse démarche dont Hans Bellmer ne pouvait pas bénéficier, la lettre de Paul Eluard, adressée début décembre à Albert Sarraut, permit d'obtenir la libération de Max Ernst. Elle survint quelques jours avant Noël, le 23 décembre : *"Monsieur le Président, c'est parce que vous avez toujours aimé et protégé les arts et les artistes, même les plus discutés, que je me permets de m'adresser directement à vous. Un des peintres les plus dignes d'admiration, en tout cas de respect, de l'école de Paris, Max Ernst, est interné en France depuis le début de la guerre. Or, Max Ernst a quitté son pays, sans idée de retour, depuis vingt ans. Il a été le premier peintre allemand à exposer dans un salon français. Il a cinquante ans. C'est un homme simple, fier, loyal et c'est mon meilleur ami. Si vous le connaissiez, vous sauriez très vite que cet internement n'est ni juste ni nécessaire. Il possède à Saint-Martin d'Ardèche une petite maison qu'il a conçue et ornée lui-même (vous pourrez en voir des photographies dans le prochain numéro de Cahiers d'art). Qu'on le laisse y retourner. Il n'en bougera pas. Je réponde de lui comme de moi-même. Je vous demande sa grâce."*

La dénonciation d'un sourd-muet.

A Saint-Martin d'Ardèche, l'hiver est glacial, les tickets de rationnement sont d'un faible secours, le village répercute sans trop de nuances les terribles tensions de la guerre. Pour une majorité

d'ardéchois, Max Ernst n'est pas uniquement un artiste allemand parfaitement non conformiste : il appartient au camp ennemi ... Rétrospectivement, pour nous qui connaissons la suite de l'histoire lorsque nous songeons aux destins de ces deux personnages de belle envergure, à la fois lucides et terriblement menacés, Max Ernst et Lion Feuchtwanger, il est difficile d'admettre qu'ils aient attendus d'être par deux fois internés au camp des Milles pour se résoudre à quitter le Midi de la France, afin de rejoindre les Etats-Unis. Certes, l'absurdité de l'administration française qui octroyait chichement des visas et dont ils connaissaient à présent les détestables pratiques, pouvait les paralyser. Sans doute, ne pouvaient-ils pas non plus imaginer la victoire des troupes hitlériennes, l'envahissement total de la France. Il faut aussi croire que pour Lion Feuchtwanger, sa confortable villa de Sanary avec ses mimosas, ses chèvrefeuilles et ses oliviers, et puis pour Max Ernst, sa demeure de Saint-Martin d'Ardèche remplie de sculptures, constituaient un bien curieux empiègement ...

Le manque de finances se faisait pourtant cruellement sentir, le père de Leonora cesse d'adresser depuis Londres des mandats à sa fille. L'un des rares recours de Max Ernst, pendant toute cette année 1940, sera l'immense affection de Joë Bousquet qui depuis Carcassonne, lui envoie de l'argent en échange de tableaux. Joë et Max se connaissent depuis le milieu des années vingt - Gala et Eluard avaient autrefois sollicité Max Ernst pour qu'il offre un tableau au solitaire de la rue de Verdun - , ils ont le sentiment d'avoir été presque face à face, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, lorsqu'à Vailly, le 27 mai 1918, Joë Bousquet reçut sa terrible blessure. Les courriers qu'ils s'envoient sont extrêmement chaleureux, toujours confiants. De format 81 x 100 cm, l'huile sur toile *Arbres solitaires et arbres conjugaux* qu'on voit aujourd'hui à Madrid dans les collections du musée Thyssen-Bornemisza, l'un des chefs d'oeuvre de Max Ernst pendant cette période de 1940, fait partie des tableaux que le menuisier du village enferma dans de grandes caisses en bois avant qu'ils soient envoyés à Carcassonne.



"Arbres solitaires et arbres conjugaux", toile de Max Ernst ayant appartenu à Joë Bousquet.

Max Ernst et Joë Bousquet considéraient que leurs parcours étaient des *"miracles de l'amitié"*. Plus de trente travaux d'Ernst figuraient dans la pénombre de la chambre de Joë Bousquet qui exprima maintes fois, dans plusieurs écrits, la reconnaissance qu'il éprouvait à l'égard de son ami. Par exemple, dans ce texte de 1947, *D'une autre vie* :

"Chaque fois que la durée de ma survie m'a paru intolérable, j'ai aussitôt pardonné à mon infortune, rien qu'à lever les yeux sur les tableaux dont mon ami m'avait entouré, avec lesquels il m'a élevé, préservé : j'ai pensé que le fait merveilleux du 27 mai 1918 ne prenait tout son sens devant la peinture, la poésie et devant les guerres qu'en me faisant, toute une longue vie, le témoin de l'oeuvre de génie qui l'opposait au désespoir, à la douleur et aussi à la résignation, à la déchéance morale".



Joë Bousquet, 1946, photographie de Loleh Bellon, collection Centre Joë Bousquet de Carcassonne.

Survient le 12 mai 1940, le nouveau gouvernement français rouvre le camp des Milles. Un stupide grain de sable aggrave le mécanisme infernal de l'enfermement. Etrange coïncidence, il faut se souvenir qu'en Allemagne, le père de Max était un instituteur spécialisé : il travaillait avec des enfants sourds-muets. Voici qu'un sourd-muet du village dénonce Max Ernst. Il arrivait que Max et Leonora veillent jusqu'à tard pendant la nuit, les fenêtres de leur maison étaient éclairées. Le sourd-muet de Saint-Martin d'Ardèche se fit entendre auprès de la police, il prétendit avoir surpris Max en train de faire des

signaux avec une lampe électrique, en direction des avions de l'ennemi. Dans ces conditions, Max Ernst peut recomposer son maigre baluchon d'interné. Le cauchemar se renouvelle : sur ordre du général Dentz, les gendarmes frappent à sa porte et lui mettent des menottes aux poings. Leonora Carrington le voit partir. Sa santé mentale et son équilibre seront profondément affectés, leur couple va se défaire. Max est conduit à Loriol dans la Drôme, avant d'être transféré aux Milles.



Le train des Milles et puis Saint-Nicolas, près de Nîmes. Le second séjour aux Milles est moins long, plus de deux mille "indésirables" sont enfermés. Max Ernst reconnaît des visages qui lui sont devenus familiers, la plupart des internés étaient déjà présents pendant l'automne et l'hiver de 1939. Le très mauvais film recommence, la poussière des briques s'infiltré inexorablement dans les poumons, la nourriture de chaque jour est infestée par du bromure, les latrines et l'hygiène sont détestables. Les sympathisants du régime nazi qui figurent également parmi les internés agissent maintenant à visage découvert, provoquent des bagarres et même de violents incidents à l'arme blanche. Les détenus sont requis par temps de

grande chaleur pour creuser des tranchées susceptibles de les protéger des attaques aériennes. De fait, des bombardements s'effectuent pendant une après-midi et une nuit de juin : les avions allemands visent la base aérienne située à seulement deux kilomètres du camp. Ici encore, comme le rapporte Lion Feuchtwanger, le manque de discernement de l'administration française est flagrant : le désabusement de chacun est à son comble, il était criminel d'enfermer des étrangers à faible distance d'une probable cible de guerre. Tous les jours, de nouveaux convois d'internés arrivent au camp. Jusque-là inoccupé, le deuxième étage de la tuilerie devient dortoir. Plus de 3.000 hommes sont détenus, certains d'entre eux viennent du Nord, les récits de leurs voyages en wagons de chemin de fer sont atterrants. D'effrayantes rumeurs se propagent, la Belgique a capitulé, les Allemands sont aux portes de Paris, l'angoisse de ce temps est difficilement imaginable. Pour les raconter, on peut se reporter à l'autobiographie de Max Ernst déjà mentionnée, ou bien au récit de Lion Feuchtwanger, *Le Diable en France*. Les troupes nazies risquent d'occuper le sud de la France : le Moloch hitlérien pourra aisément demander que des opposants lui soient livrés sur demande. Avant qu'il ne soit trop tard, les anti-nazis des Milles décident de faire pression sur le commandement militaire du camp. Des pourparlers s'engagent, Feuchtwanger qui a été désigné comme le délégué du camp raconte au terme de quelles péripéties le capitaine Charles Goruchon accepte que les internés qui en manifestent la volonté puissent quitter le camp, à partir d'un train dont le très singulier itinéraire commence par la petite gare des Milles.



Le capitaine Charles Goruchon, dessin inédit d'Hans Bellmer, 28 x 22 cm, collection Association des Philatélistes du Pays d'Aix.

Franz Hessel et Max Ernst s'inscrivirent parmi les volontaires. Une curieuse épopée s'ensuivit du 22 au 25 juin, un aller retour s'effectua entre Marseille et Bayonne, dans de funestes conditions. Max Ernst a

raconté le curieux dénouement de cet incroyable épisode : le Train des Milles est dans sa mémoire quelque chose de presque irréel, c'est un "train-fantôme". Il explique brièvement comment un nouveau camp s'improvisa en rase campagne, au lieu dit Saint-Nicolas : *"Notre prochaine prison dans les garrigues du Gardon, infestées par les moustiques et la garde mobile sera une prison mixte"*.

Epilogues.

"De ce camp de Saint-Nicolas, près de Nîmes, Max s'enfuit à Saint-Martin. Il est repris et de nouveau interné. Il s'évade une deuxième fois, au moment même où arrivent les papiers concernant sa libération. Encore une fois à Saint-Martin, mais seul cette fois-ci. Leonora devenue folle en l'absence de Max, s'est enfuie en Espagne, où elle devait être internée comme schizophrène aigüe dans un asile de Santander".

La suite de l'histoire est moins dramatique. *"Il est recherché par la Gestapo et décide de quitter l'Europe. De nombreux amis, parmi lesquels Alfred et Margaret Barr et son fils Jimmy, lui procurent une "offre d'asile" aux Etats-Unis, qui lui est transmise par **Varian Fry**, chef à Marseille de l'Emergency Rescue Committee. La veille de son départ de Saint-Martin d'Ardèche, le facteur se présente avec des calendriers de fin d'année. Max choisit un paysage quelconque. Le facteur le supplie : "Monsieur Max, prenez le Maréchal Pétain. Personne ne veut de lui"*.

Drapé dans une cape noire et vieilli par tous ces événements, Max Ernst rejoint à Marseille ses amis surréalistes qu'il retrouve au café du **Brûleur de loups**. Les épreuves de la guerre incitaient à oublier les différends qui avaient pu naître au moment de l'éviction de Paul Eluard : Max Ernst participe à l'élaboration du *Jeu de Marseille* pour lequel il réalise la flamme d'un As d'Amour ainsi qu'une Roue avec l'effigie de Pancho Villa. Lorsqu'André Breton, Jacqueline Lamba, Victor Serge et Laurette Séjourné quittent Air Bel pour embarquer sur le Capitaine-Paul Lemerle, Max Ernst vient occuper l'une des chambres devenue vacante dans la Villa. Peggy Guggenheim, lors du simulacre de vente aux enchères qui fut coordonné parmi les arbres de la Villa Air Bel par Sylvain Itkine et André Breton, avait auparavant

acheté à Max Ernst le grand tableau de *L'habillement de l'épousée* que l'on peut depuis plusieurs décennies admirer dans les espaces de sa Fondation de Venise.

Le CAS, Comité Américain de secours de Varian Fry bénéficiait alors du soutien et de la générosité de deux riches américaines, Mary Jane Gold et Peggy Guggenheim. Varian Fry avait principalement sollicité Peggy Guggenheim pour qu'elle finance les voyages et l'exil de six personnes : les proches d'André Breton, Aube, Jacqueline Lamba et Pierre Mabile ainsi que le départ de Max Ernst. Entre Max et Peggy, ce ne fut pas uniquement une histoire d'estime et de générosité. Le 2 avril 1941, il l'invita à fêter ses cinquante ans en compagnie de Victor Brauner et de Varian Fry dans un restaurant de fruits de mer du Vieux Port. Dans *Ma vie, mes folies*, Peggy Guggenheim raconte qu'à la fin du dîner, Max Ernst se pencha vers elle et lui chuchota : "*Quand, où et pourquoi vous reverrai-je ?*". Elle lui répondit sur un ton analogue : "*Demain, à 16 heures, au café de la Paix, et vous savez pourquoi ?*". Cette nouvelle aventure amoureuse impliqua toutes sortes de démarches et de péripéties ainsi qu'un séjour à Lisbonne. L'hydravion qui leur permit de quitter l'Europe décolla depuis le Portugal le 13 juillet 1941. Trente-six heures plus tard, le clipper atterrissait près de New York.



L'arrivée de Peggy Guggenheim et Max Ernst à New York (photo anonyme).

Cette relation fut brève. Dorothea Tanning devient à partir de 1942, et pendant trente-quatre ans, l'ultime compagne de Max Ernst. La parenthèse américaine à New York ainsi que dans les déserts de l'Arizona où Max Ernst construisit sa nouvelle maison, s'acheva au milieu de l'été 1949. Le 6 septembre 1949, Max Ernst écrivait un mot à son ami Joë Bousquet *"Mon cher Joë, nous voilà de retour à Paris. Le voyage fut long, long, long. Ça n'a pas pris longtemps par contre de me "réhabituer". Je suis chez moi. Je redeviens moi"*. Pour poursuivre à grandes enjambées ces épilogues, une actualité récente implique la mention de trois dates malheureusement définitives. Max Ernst quitta ce monde le jour de son quatre-vingt cinquième anniversaire, le 1 avril 1976. Leonora Carrington est morte à Mexico, le 25 mai 2011 : elle avait 94 ans. Nous venons d'apprendre le décès à New York, le 31 janvier 2012, de Dorothea Tanning, à l'âge de 101 ans.

Alain Paire.

Du 20 septembre au 15 décembre 2013, en co-production avec Marseille-Provence 2013, exposition au site-Mémorial du Camp des Milles, "*Hans Bellmer, Max Ernst, Ferdinand Springer et Wols*". Ouvert tous les jours de 10 h à 18 h. Catalogue édité par *Flammarion*, textes de Bernadette Caille, Alain Chouraqui, Juliette Laffon et Alain Paire.

**** La galerie du 30 de la rue du Puits Neuf à Aix-en-Provence programmait en mars 2012 une exposition autour du "*Camp des Milles*". Avec le concours de Guy Marchot et d'Yvon Romero, président de l'**Association philatélique** du Pays d'Aix-en-Provence, des documents inédits étaient rassemblés à propos des années 1940-1942. "*Hans Bellmer et les inconnus du camp des Milles*". réunissait une oeuvre sur papier d'**Hans Bellmer** - le portrait inédit du commandant du camp, reproduit plus haut, le capitaine Charles Goruchon - des dessins de Jupp Winter (1904-1983) et d'Olaf Christiansen (1901-1990) ainsi que des travaux d'artistes non encore identifiés. Deux vitrines rassemblaient des photographies, des courriers et des affranchissements qui évoqueront la vie quotidienne dans les espaces du camp des Milles. A PROPOS de cette exposition, on peut **CONSULTER SUR CE LIEN** une VIDEO DE QUATRE MINUTES de la chaîne Mativi-Marseille.

<http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/des-hommes/ferdinand-springer-un-artiste-exile-allemand-au-camp-des-milles-14294>

Ferdinand Springer, un artiste exilé allemand « indésirable » au camp des Milles

Par Jacky Tronel | samedi 25 mai 2013 | Catégorie : Dernières parutions, DES HOMMES... | 1
Commentaire



L'exposition ayant pour thème « **Ferdinand Springer, un artiste au camp des Milles, le destin d'un exilé allemand** » se tiendra du **13 juillet au 8 septembre 2013**, au **Site-Mémorial du camp des Milles**, à Aix en Provence. **Alain Paire** en est le commissaire.

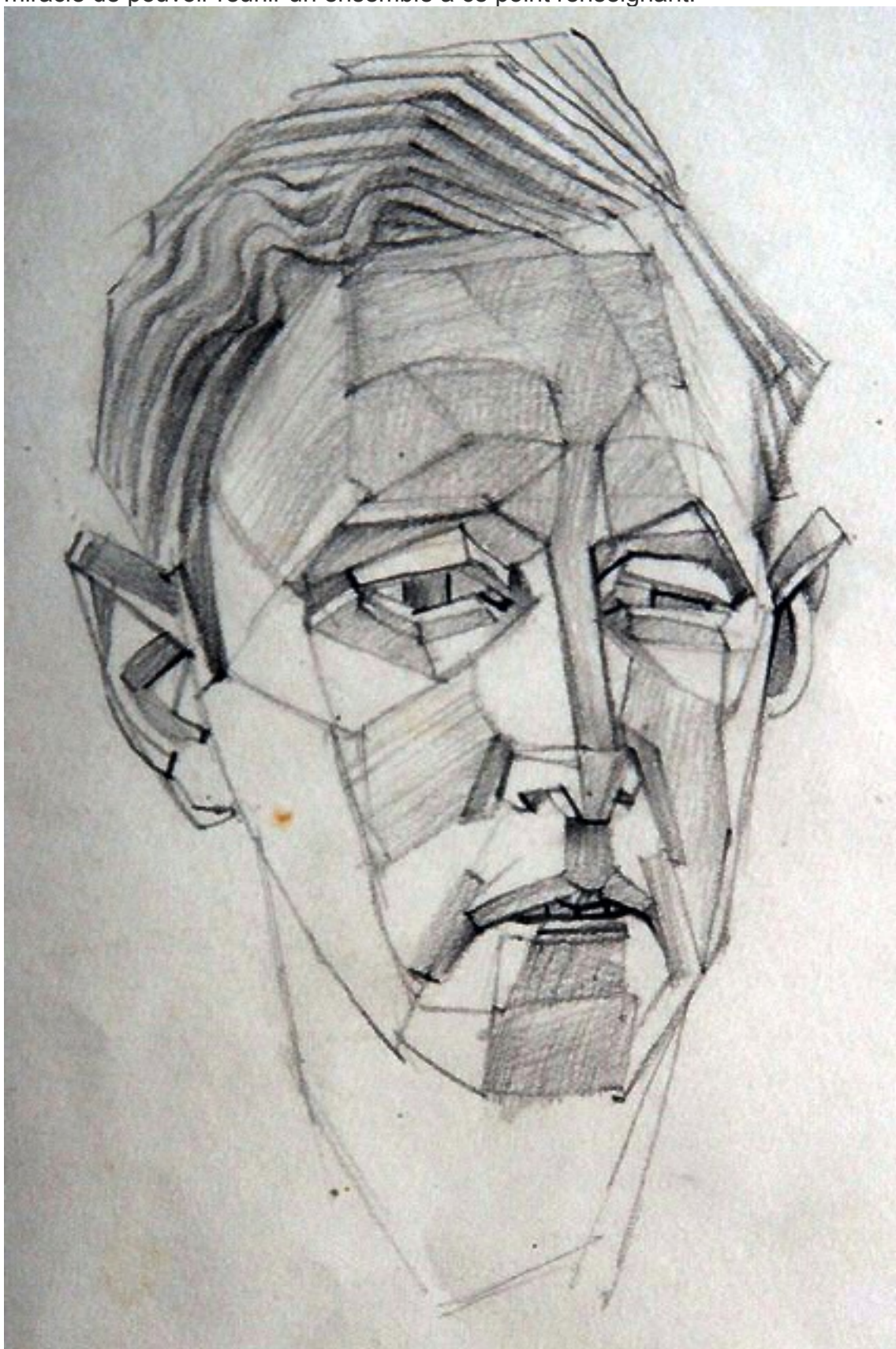
Entre septembre 1939 et la fin de l'été 1942, plus de dix mille personnes transitèrent par le camp des Milles. Parmi les nombreux intellectuels qui y furent internés, plus d'une centaine étaient des artistes, peintres, dessinateurs, sculpteurs. **Du 13 juillet au 8 septembre 2013, le Site-Mémorial du camp des Milles a choisi de mettre en lumière la singularité de Ferdinand Springer** : son parcours de dessinateur-peintre-graveur se modifia considérablement au tournant des années 40. Simultanément, **au mois d'octobre, la Galerie Alain Paire présentera, rue du Puits Neuf, à Aix en Provence, un choix de gravures et d'aquarelles de Ferdinand Springer.**

Texte et photos Alain Paire.

Ci-dessus : 1961, Grasse, Ferdinand Springer dans son atelier de gravure, photographie d'Eldée.

Des photographies et des documents, une trentaine de dessins à la plume, des encres de Chine noir, marron ou bistre, des œuvres sur papier exécutées aux Milles et à l'annexe de Forcalquier, entre novembre 1939 et mai 1940, constitueront la charnière de l'exposition de juillet au camp des Milles. **À côté des peintures murales de l'ancien réfectoire des gardiens, les visiteurs découvriront une salle de 250 mètres carrés entièrement consacrée à la trajectoire de Ferdinand Springer (1907-1998).**

Pour cet artiste et pour de nombreux créateurs de son époque, il y eut un avant et un après : les débuts de la Seconde Guerre mondiale provoquèrent dans son oeuvre et dans sa biographie une forte césure. Les années 40 n'étaient pas propices à la création, ni bien sûr à la conservation des oeuvres d'art : trois quarts de siècle plus tard, c'est un miracle de pouvoir réunir un ensemble à ce point renseignant.



Portrait de Ferdinand Springer par Hans Bellmer, 1940.

Ferdinand Springer a 32 ans lorsqu'il est interné aux Milles. **En tant que ressortissant allemand, il est devenu un suspect, un ennemi potentiel pour la IIIe République qui vient d'entrer en guerre.** Il est né à Berlin en 1907. Du côté de son arrière-grand père paternel, il appartient à une famille de grands éditeurs scientifiques. Le vif désir qu'il contracta très tôt de s'éloigner de son milieu d'origine pour compléter sa formation artistique l'avait conduit à Zurich, en Italie et par la suite à Paris où il s'installe en 1928. **Ferdinand Springer n'a pas directement éprouvé les violences de la montée du nazisme**, il ne fait pas partie de la grande vague des exilés de 1933. Il rencontre à l'Académie Ranson de Paris et fréquente en Corse, en 1928, celle qu'il épouse quatre ans plus tard : **Marcelle-Irène Behrendt** née en 1907 à Bruxelles, de parents juifs allemands. Tous deux sont de grands amoureux de l'Italie et de la lumière méditerranéenne. Marcelle-Irène est sculpteur et peintre. Elle fut trop souvent contrainte d'abandonner temporairement ou bien d'ajourner sa pratique artistique : quelques-unes de ses oeuvres, datées des années trente, et puis d'autres des années 60 / 70, figureront dans l'exposition de son compagnon de vie.

« Je ne me sentais pas allemand, mais pas français non plus »

Ferdinand Springer est devenu un apatride. Il sera constamment partagé entre le souci de revenir dans son pays d'origine et son amour pour le Midi de la France, où il décide d'établir son atelier : *« Je ne me sentais pas Allemand, mais pas Français non plus »*. Sa langue maternelle devient la langue difficilement utilisable des monstres et des bourreaux. Pour partie parce qu'il voulait rester en retrait par rapport à son père pour qui le développement de l'entreprise familiale était chose primordiale, **son comportement à Paris relève d'une assez stricte neutralité : Springer fréquente les milieux oppositionnels allemands, l'extrême gauche artistique et intellectuelle, sans pour autant prendre frontalement parti.** Il achève sa formation à Paris dans l'atelier de gravure de Stanley William Hayter et commence en 1936 un premier cycle d'expositions personnelles qui le conduit en 1938 jusqu'à New York dans une galerie proche du surréalisme, la galerie Julien Levy.



Son mariage achève sa rupture avec sa famille : *« En 1936, mon père m'a demandé de divorcer parce que ma femme était juive ... Je devais écrire un procès-verbal de*

répudiation chez un avocat de Berlin. J'ai donc refusé ... Mon père m'a alors fait signer un papier de renonciation à mon héritage ; cela le dédouanait aux yeux de Goebbels, il n'était donc plus responsable de mon attitude ».

Springer n'a pas souhaité s'exiler aux Etats-Unis où ses premiers succès auraient pu se confirmer. **Ses ventes à New York, Baltimore et Philadelphie, son retour au Havre en compagnie de Gala et de Salvador Dali, lui permettent de délaisser Paris.** Il fait l'acquisition à l'extérieur de Grasse, d'une maison et d'un domaine de deux mille carrés qui deviennent son principal port d'attache pendant toute sa vie. **Ses premières oeuvres**, quelques peintures et des dessins qui figurent dans cette exposition de juillet 2013 ne relèvent pas de la modernité de son temps : elles **procèdent d'un assez grand classicisme, ou bien d'un romantisme et d'une veine fantastique qui peuvent faire songer à Arnold Böcklin, ou bien à Giorgio De Chirico.** Pour mieux mesurer les chemins qu'aura parcourus Ferdinand Springer, ces quelques travaux évoqueront son avant-Seconde Guerre mondiale. Les œuvres de cette première époque de création sont assez rares : certaines se trouvent dans des musées et collections privées des Etats-Unis, d'autres ont disparu lors de la saisie par la Gestapo de la collection de Wilhelm Uhde (à propos de ce dernier, un mince courrier adressé à Springer figure dans une vitrine).

« *Aux alentours de septembre 1939* », Ferdinand Springer découvre à Grasse un « **communiqué dans la presse indiquant que les ressortissants allemands devaient se faire connaître afin d'être rassemblés dans un lieu précis. A Paris, c'était le stade de Colombes ; comme j'étais dans le Midi, le lieu de rassemblement était le Fort Carré d'Antibes. Il fallait se présenter avec une couverture et deux jours de vivres. On a donc été rassemblés au stade du Fort Carré arrangé hâtivement pour recevoir les internés** »... « *Aux premiers jours de novembre 1939 ... lorsque nous sommes arrivés aux Milles. Nous soulevions en marchant un énorme nuage de poussière – la poussière des briques, de la terre, de la paille – et ma première vision en entrant dans ce camp a été, à travers cette espèce de brouillard, un peu à l'écart comme une apparition irréaliste, le visage de Max Ernst* »... « **Comme lui et beaucoup d'autres, j'allais devenir un homme de brique.** »

Aux Milles, le paradoxe d'un « romantisme antiquisant »

La situation vécue par Ferdinand Springer correspond aux débuts de l'engrenage qui transformera les Milles : **le camp d'internement deviendra pendant l'été de 1942 l'un des rouages de la machine de mort nazie [avec la complicité du gouvernement de Vichy].** Pour l'heure, pendant l'automne-hiver 1939, la situation est absurde, de très mauvaises conditions d'hygiène et d'alimentation frappent ses nombreux compagnons d'infortune. Il fait terriblement froid, Springer est victime d'une bronchite. L'un des hommes d'encadrement du camp, le médecin-chef Goyrand le soigne efficacement et fait plus ample connaissance avec lui. Springer pratique avec aisance l'allemand et le français : il est capable de renseigner les autres malades, il est « *muté à l'infirmerie où il faisait office d'aide-soignant, ce qui lui valait le privilège de dormir dans des draps et non sur de la paille comme ses camarades* ».



Les Milles, Bains, dessin de F. Springer.

Les dessins exécutés par Ferdinand Springer pendant les années 1939-1940 ne sont pas en franche rupture par rapport à ses dessins antérieurs. Lorsqu'il exerce aux Milles son œil et ses talents de dessinateur, il veut « *composer des portraits idéalisés. Une façon pour moi de m'élever au-dessus de l'atmosphère déprimante du camp, de m'échapper de la réalité* ». On aperçoit principalement des silhouettes d'hommes dénudés et musclés : Le sommeil du prisonnier, des Acrobates, un Laveur de linge, Les coupeurs de bois, Les maçons ou bien La douche des Milles. Sur ces feuillets élégamment griffonnés, il ne s'agit en aucun cas d'un reportage. **Springer ne fait pas exactement du déni de réalité : assez paradoxalement, il continue de dessiner comme un amoureux de l'art florentin, selon des principes de transposition et d'idéalisation qui l'éloignent fortement de la quotidienneté.** Ses figures surannées se dessinent sur un fond quasiment intemporel, on ne perçoit pas les baraquements et la pénombre de la tuilerie, rien n'évoque directement les rassemblements matinaux, les militaires ardéchois ou bien les repas pris en commun : **les silhouettes individualisées et mythologisantes de Springer pourraient s'intégrer dans des bas-reliefs néo-classiques ou bien parmi les gravures de l'adaptation du *Banquet de Platon*, son premier livre publié à tirage limité, en 1937.**



Le seau à merde, Les Milles, 1940, dessin à la plume.

Quelques exceptions tout de même : des silhouettes plus mélancoliques, des portraits de « prisonnier », la vision d'un jeune souabe qui pose pour Springer. Ses grosses mains s'appesantissent sur ses genoux, ce personnage était affecté au nettoyage des latrines : en allemand, on l'appelle *scheisskübel*, ce qui signifie « **seau à merde** ».

Son fils Mathias Springer qui naquit en 1946 m'a raconté que son père n'avait jamais manifesté de l'aigreur ou bien du ressentiment à l'endroit du camp des Milles. Avec le recul, songeant aux récits bien autrement tragiques de la Shoah, **Ferdinand Springer n'avait pas une vision catastrophiste de cette séquence de sa vie**. Dans un entretien diffusé par une télévision régionale, Springer précise que les officiers du camp avaient une attitude relativement tolérante par rapport aux artistes, les fours de la tuilerie lui permettaient de s'isoler pour mieux travailler.

Au printemps de 1940, Springer contracte une pneumonie et séjourne pendant trois semaines à l'hôpital militaire d'Aix où il est très mal soigné. Lorsqu'on le ramène à l'infirmerie des Milles, on est au mois d'avril. Une commission statue sur son sort : il est envoyé à Forcalquier, en tant que prestataire. **Il ne connaîtra pas l'épisode du Train des**

Milles où sont entraînés quelques semaines plus tard, Lion Feuchtwanger, Alfred Kantorowicz, Franz Hessel et Max Ernst. Ferdinand Springer avait un souvenir précis de Walter Hasenclever qui était tout d'abord interné au Fort d'Antibes et qui se donna la mort avant le départ du train.



Springer retrouve Hans Bellmer, affecté à Forcalquier depuis le 30 janvier 1940. Les deux internés disposent d'une petite cellule, leur compagnie est logée dans l'ancienne prison de la ville : ils ont du matériel pour dessiner et graver, comme le rappelle une photographie montrant Springer coiffé d'un chapeau militaire. Quand on ne les occupe pas à refaire un chemin dans la campagne proche, ils circulent assez librement. Les positions esthétiques des deux artistes ne se sont pas modifiées, comme l'indiquent les entretiens de Springer avec Emmanuelle Foster : *« Je faisais un grand nombre de dessins que je montrais à Bellmer pour avoir son avis : “ Bon Dieu, vous avez encore fait de ça une déesse grecque. Mais regardez ! regardez cette lèvre supérieure – toute la bêtise qui y est incluse ! ” »*... *« Une après-midi, nous sommes allés dans les environs, Bellmer, quelques autres camarades et moi, une région très belle appelée “ Les Mourres ” formée de rochers qui ressemblaient à de gros champignons avec des surfaces très structurées. **J'étais heureux de pouvoir dessiner autre chose que les “ Krétins ” de la cour des Milles, j'étais donc absorbé sans remarquer que Bellmer derrière moi regardait mon dessin. Il appelait les autres : “ Hé les gars, venez voir, Springer a dessiné comme Léonard en personne ”**... Je continuais mon dessin en y mettant les formes de centaures. Bellmer a alors protesté : “ Vous n'avez pas honte de bousiller ainsi votre beau dessin avec ces centaures anecdotiques ” »*.

Surviennent la débâcle et l'armistice du 22 juin. Convoyé vers la Mayenne, Springer reçoit la mission de guider une section du camp de Forcalquier jusqu'au Meslay-du-Maine... *« Trois jours et trois nuits de marche sans manger. Nous traversions des villages et nous étions hués, bien évidemment parce que nous étions Allemands. Nous sommes arrivés à Angers où un train de marchandises nous a pris en charge... Le voyage s'est achevé à Albi où nous avons été internés au camp de Saint Juery. Là il y eut un criblage.*

J'ai pu être démobilisé parce que j'avais un domicile en zone non occupée – la maison de Grasse, j'indiquais plus haut qu'elle fut providentielle – et que j'avais servi comme "prestataire"... ». C'était en août 40, raconte encore Ferdinand Springer : « À Grasse, j'ai retrouvé ma femme, Magnelli, Sonia Delaunay, Arp et Sophie Arp, et nous y sommes restés jusqu'en 1942 ».

1941-1942 : à Grasse, la mue d'un artiste

Pour subvenir aux besoins les plus élémentaires, Marcelle et Ferdinand Springer entreprennent de faire pousser des légumes autour de leur maison. Les résultats ne sont pas probants : **avant l'automne de 1942, Ferdinand, homme de grande taille – plus de 1 mètre 80 – pèse 45 kilos.** En dépit de ces très grandes difficultés, cette période de vie fut pour Springer une séquence décisive dans son parcours d'artiste. **Il avait clairement pressenti aux Milles qu'un monde ancien achevait de s'écrouler.** Jusqu'à Forcalquier, il aura tenté de maintenir un premier système de valeurs, une solitude de moins en moins défendable. **Sa réflexion personnelle en face des chocs de l'histoire, les exemples des amis artistes avec lesquels il se lie à Grasse, lui permettent de se défaire de son académisme :** il va frayer une voie beaucoup plus personnelle et beaucoup plus contemporaine. Dans ses travaux de cette époque, la figure humaine va cesser d'occuper la place centrale.

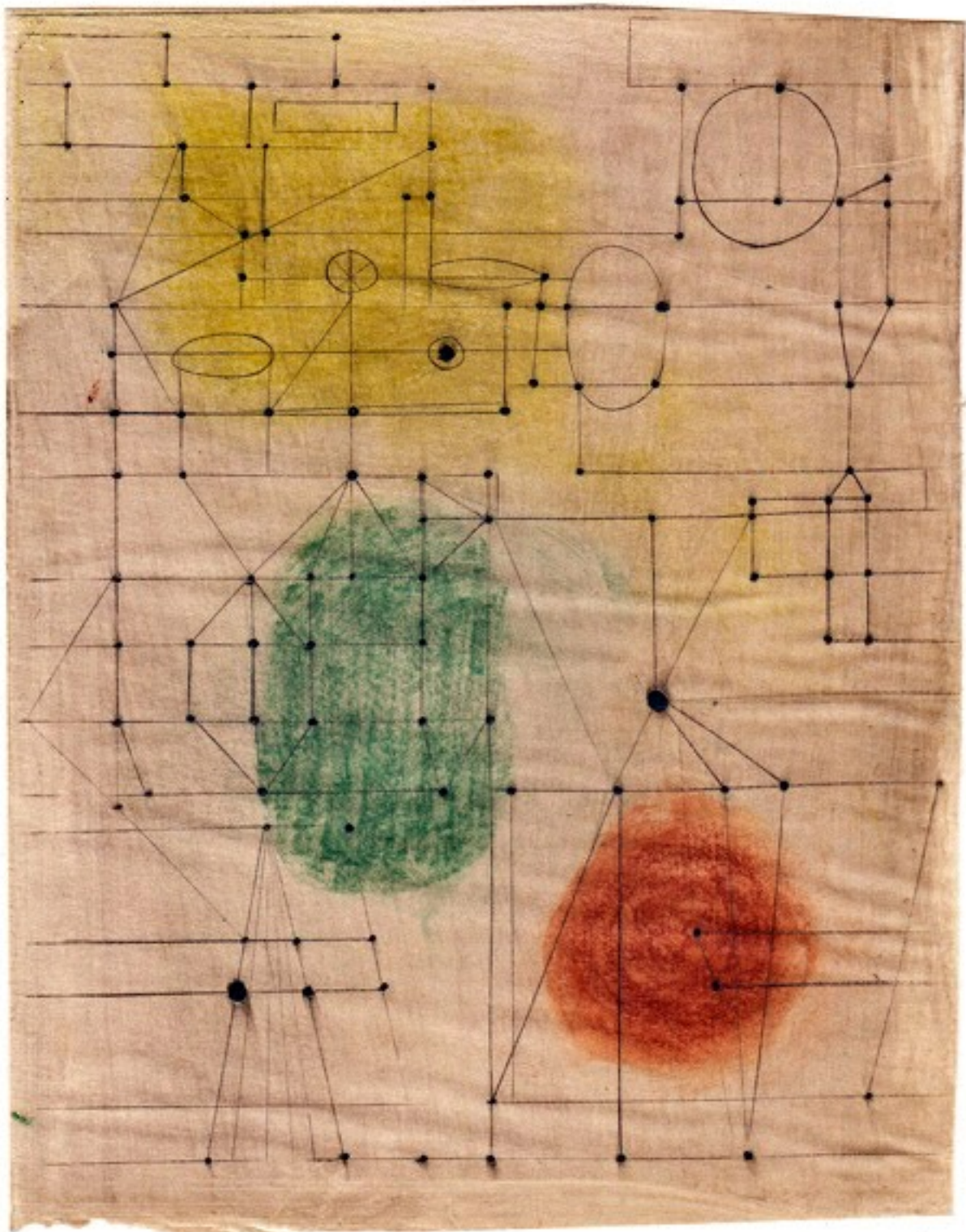
Le génie du lieu – on parle quelquefois de la région de Grasse comme s'il s'agissait d'une seconde Toscane – et puis surtout plusieurs facteurs humains, les présences conjointes d'artistes de premier plan, firent de l'espace où vivaient Marcelle et Ferdinand Springer l'équivalent de ces lieux de « résistance intérieure » que furent dans le Midi des endroits comme Sanary, Oppède-le-Vieux et Dieulefit. **Une communauté intellectuelle et artistique se reconstitua furtivement.** Alberto Magnelli avait fait la connaissance de sa compagne Suzy Gerson à Paris, en 1934. Les Magnelli s'étaient installés à Grasse dans une ancienne magnanerie entourée d'arbres, *La Ferrage*. En 1940, Suzy et sa mère avaient été retenues pendant cinq semaines au camp de Gurs. Springer raconte que *« Suzy Magnelli était berlinoise comme ma femme. Une amitié s'est tout de suite développée entre elles. Il y avait une similitude de destin, si je puis dire. Toutes deux juives, berlinoises, épouses de peintres ; c'est par elles que la relation avec Magnelli s'est concrétisée »*. Les Magnelli avaient suscité la venue d'Hans Arp et de son épouse Sophie Taeuber-Arp qui avaient élu domicile au Château-Folie. Les Arp venaient de recueillir Sonia Delaunay qui avait perdu son mari en octobre 1941. Un autre artiste, François Stahly qui était lui-même le fils d'un père allemand et d'une mère italienne, les rejoignait. Ce petit monde plus ou moins apatride se retrouvait une ou deux fois par semaine sur la terrasse de la Brasserie Bianchi, dans l'artère principale de Grasse. **« Nous vivions dans une atmosphère dangereuse. Les entretiens sur l'art nous éloignaient en quelque sorte des dangers qui nous entouraient. C'était vraiment très précieux ».**

Ces temps sont des temps de grandes privations affectives et matérielles. A Grasse, ce n'est pas uniquement la nourriture qui fait défaut. Pour travailler et créer, des matériaux essentiels, la toile, les papiers de qualité et les tubes de couleur manquent aussi, Magnelli œuvrait sur de petites ardoises ou bien avec des « collages à la ficelle ». **Encouragé par ses amis, Springer s'aventure et expérimente dans des dimensions minuscules : il traduit rapidement sur de petits carnets ses nouvelles intuitions.** Plusieurs directions s'offrent à lui, le champ du possible s'est agrandi : il opère une manière de saut dans l'inconnu du côté de l'abstraction, multiplie les angles d'attaque, explore les prémices de ses travaux de l'après-guerre. Dans une vitrine de l'exposition, on apercevra plusieurs de ses feuillets de très petits formats ; quelques-uns d'entre eux furent présentés en 2007, lors de l'exposition Varian Fry élaborée à la Halle Saint-Pierre par Michel Bepoix et Martine Lusardy. De même, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et puis à Bilbao,

l'exposition « *L'Art en guerre* » de 2012-2013 a présenté *Sans titre*, un mince feuillet détaché des carnets suisses de Springer, daté du 26 juillet 1944 (page 85 du catalogue).

L'exil en Suisse, jusqu'en août 1945

L'après-guerre sonnera pour Ferdinand Springer l'heure d'un nouveau départ. Les lois et les comportements anti-sémites menaçaient beaucoup trop précisément son épouse. Marcelle et Ferdinand sont plus que jamais contraints de se percevoir comme des indésirables, l'arrivée des troupes allemandes dans le Midi est imminente. « **La terre nous brûlait sous les pieds, ici à Grasse** ». Hans Arp et Sophie Taeuber les ont précédés, le couple décide de passer la frontière avec un visa obtenu auprès du consulat suisse de Nice, et de faux papiers. Springer est enregistré sous le nom de Ferdinand Sautier, « *des passeurs français lui ont fait franchir la frontière à travers les barbelés le 9 octobre 1942 à la tombée de la nuit* ».



Collage "Petite Fugue pour
Flûte solo" Spring

Petite fugue, 1954, collage, le souvenir de Paul Klee.

Cette nouvelle spirale de l'exil achève d'affranchir Ferdinand Springer : dans ces espaces/ temps de grave pénurie, Springer a le bonheur de visiter à Berne l'atelier de Paul Klee qui fut l'une de ses très grandes admirations, l'exemple qui le conduisit vers encore plus de modernité et de sincérité. Il continue de peindre de petites aquarelles « sur du papier

d'écolier » et tente en compagnie de sa femme de surmonter les traumatismes et les anxiétés qui l'ont sévèrement handicapé. **À sa manière, avec des moyens apparemment dérisoires, il continue de faire la guerre à la guerre.** Avec presque rien, uniquement avec des outils d'artiste, **il entreprend de représenter le monde qui l'entoure, il cherche un équivalent plastique pour tout ce qui a pu l'ébranler.** Pour Springer comme pour de nombreux artistes qui vécurent comme un cauchemar plusieurs épisodes de la Seconde Guerre mondiale, il faut continuer d'œuvrer afin de desserrer les terribles contraintes de l'époque : **« Cette retraite, cette parenthèse a été une chance pour la liberté que j'y ai gagnée, l'intériorité aussi. Je me sentais totalement inconditionné, loin de toute préoccupation d'ordre social, loin de toute ambition, de toute considération extérieure à l'art. La liberté totale ».**



Mythe de la Caverne III, gravure à l'eau forte, 1948

Après trois ans passés en Suisse, Marcelle et Ferdinand Springer font retour à Grasse. *« Nous trouvons notre maison dans un état effroyable. Elle avait été réquisitionnée pendant la guerre pour héberger des réfugiés... Le jardin était rempli d'immondices, de*

boîtes de conserve vides, d'herbes folles. Sur la rue, devant la maison, gisait un tank allemand abandonné... J'avais le sentiment qu'il me fallait repartir de zéro. Tout était à recommencer ».

Une place importante sera accordée dans l'exposition de l'été à la seconde vie de Ferdinand Springer. **1945 et les années qui suivent seront pour lui le temps de la détente et de la liberté grande.** Il s'agit de visualiser les grandes avancées, et puis les incessantes oscillations, les retours à une figuration transmuée qui marquent son parcours.

A partir de 1952, Springer habite Paris, il dispose d'un appartement sous les combles d'un immeuble du 18 de la Place des Vosges ainsi que d'un atelier tout proche, rue du Foin. Cette période parisienne sera de courte durée, puisqu'il décide de réintégrer Grasse au début des années soixante. À Paris comme à Grasse, la pratique assidue de la gravure est l'un des grands axes de son travail. On observera l'évolution qui le conduit de la gravure figurative à la gravure abstraite et on appréciera les grandes inventions qu'il réalisa en travaillant avec des cuivres découpés.

Alain PAIRE

Pour aller plus loin...

Une exposition le 13 juillet au camp des Milles, Ferdinand Springer, le destin d'un exilé allemand : [lien](#)

1937-1945 : Ferdinand Springer, entre New-York, Grasse, Les Milles et la Suisse. : [lien](#)

Le camp des Milles : internements et déportations, 1939-1942 : [lien](#)

1937 / 1940 : Max Ernst, à Saint-Martin d'Ardèche et au camp des Milles : [lien](#)

histoire complète des milles

<http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/des-camps/le-camp-dinternement-des-milles-enjeux-memoriels-1939-2013-par-cecile-denis-16985>